



Télévision Page C2
Cinéma Page C3
Musique classique Page C7
Performance Page C8
Disques Page C9
Jazz Page C9
Théâtre Page C10
Grille télé Page C11
Agenda Page C12



Le miracle abitibien

Le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue ouvre ses écrans pour la 13^e fois. Déjà!

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il était une fois trois gars de Rouyn qui rêvaient en couleurs. Ils rêvaient de créer un festival de cinéma au fin fond de l'Abitibi, patrie des chercheurs d'or et des chasseurs de panaches, peu réputée pour les bouillonnements de sa vie culturelle. C'était en 1981. Et tout le monde leur riait au nez.

Puis les gens ont cessé de rire. Parce que ça marchait. Contre toute attente, la population de Rouyn dévorait son rendez-vous annuel de cinéma. La formule mise sur pied par le triumvirat de directeurs — ci-devant nommés Jacques Matte, Louis Dallaire et Guy Parent — avait pris racine en une terre que l'on croyait stérile. Une dose de primeurs, trois doigts de réchauffés, fictions et documentaires, courts, moyens et longs métrages d'ici et d'ailleurs en un mélange savamment dosé, le tout en six jours de projections intensives. C'est une recette purement locale. Ailleurs, les mêmes ingrédients ne lèvent pas. Ici, on appelle ça le miracle abitibien.

Aujourd'hui, la rue principale de la capitale du cuivre est encore une fois pavoisée. Place à l'ouverture du 13^e Festival de Rouyn. C'est parti jusqu'au 3 novembre avec 73 films de 19 pays. Ce matin, un avion rempli de journalistes atterrissait sur la piste abitibienne. Parmi eux, il y a toujours des citadins qui découvrent la place pour la première fois, s'émerveillent au spectacle des panaches, derniers vestiges de la saison de chasse.

Volte-face

Durant des années, le rendez-vous de Rouyn s'est battu pour cesser d'être perçu comme le sympathique-festival-du-fond-du-bois-au-milieu-des-lacs-et-des-grands-espaces-vierges. Être identifié aux têtes d'originaux trônant fièrement sur les capots de l'automne, ça devenait irritant, pour ne pas dire insultant. Les organisateurs rêvaient d'être situés sur le même pied que les autres festivals de films, jugés à l'aune de leurs réalisations. Après tout, faire 10 000 entrées en Abitibi avec quelques films grand public, certes, mais aussi des œuvres d'auteur, du documentaire, ça a quelque chose d'héroïque. Surtout quand on sait qu'hors Montréal, seul le cinéma américain trouve son public par les temps qui courent.

Puis, dernièrement: volte-face. L'équipe de Rouyn a considéré qu'il fallait au contraire miser sur sa différence, jouer la carte de l'exotisme si chère aux Européens. Il y a 300 festivals de cinéma par année en France, quelques milliers ailleurs. De plus en plus, les rendez-vous de cinéma prolifèrent à travers le monde. Pour un festival, le seul fait de rester en selle, c'est un tour de force. Rouyn s'est dit que ça prenait quelque chose d'unique à offrir, donc à exploiter. Cette année, la bande-annonce du Festival mise sur les vastes étendues du Québec. Une tête d'original viendra faire son tour sur la pellicule. On a compris par quel bout prendre la visite. En l'appâtant avec une sorte de *Harricana*.

Tenir un festival régional à bout de bras, ça demande des nerfs. Jacques Matte, un des patrons du Rendez-vous de Rouyn, vous dira qu'il faut avoir du caractère, de l'endurance,

VOIR PAGE C 2: ABITIBI



Le Cirque du Soleil donne son spectacle en reprise dans la «Loco Shop» des ateliers Angus, un lieu à la hauteur de ses ambitions

PIERRE CAYOULTE
LE DEVOIR

Le Cirque du Soleil a beau faire des ravages partout où il dresse son chapiteau, de Tokyo à Los Angeles, il y aura toujours, au Québec, quelque raseur pour chercher noise à l'entreprise. Au lendemain de la première d'*Alegria*, au printemps dernier, des esprits retors ont reproché à la troupe de venir roder son spectacle à Montréal avant d'aller montrer la version améliorée au reste du monde. Évidemment, si on avait d'abord joué *Alegria* aux États-Unis, les mêmes voix se seraient probablement insurgées de voir ainsi Montréal négligé...

Cette fois, les raseurs seront confondus. *SalTIMBANCO*, le spectacle que le Cirque du Soleil présente à Montréal dès le 2 novembre, revient après deux ans et demi de tournée à travers l'Amérique et l'Asie. Depuis la première à Montréal en avril 1992, plus de 1,8 million de spectateurs l'ont vu. Rien qu'au Japon, dernière escale de la tournée, *SalTIMBANCO* a été joué

à plus de 248 reprises, de mars à septembre. Impossible de trouver sur terre un spectacle mieux rodé!

Pour la première fois à Montréal, le Cirque du Soleil ne jouera pas sous son célèbre chapiteau et délaissera le Vieux-Port. Une simple question de climat: ni les artistes ni le public n'auraient pu supporter les froids de novembre et de décembre, entassés sous la tente.

C'est pourquoi le Cirque a décidé de s'installer bien au chaud dans un entrepôt du Canadien Pacifique, aux usines Angus, rue Rachel, dans l'est de la ville. Construit en 1905, l'atelier en question avait été baptisé «Loco Shop» et servait, jusqu'à sa fermeture en février 1992, à l'entretien des wagons et locomotives. Immense, le lieu est à la hauteur des ambitions du Cirque — 70 000 pieds carrés, 50 pieds de hauteur. Même après des heures de nettoyage et 600 gallons de peinture du bleu «Cirque du Soleil», l'endroit garde un cachet unique et cadre très bien, avec ses planchers de ciment, ses traces de suie noire et ses poutres de métal, dans l'esprit urbain du spectacle *SalTIMBANCO*.

Ce que la ville pourrait devenir

Alegria, le plus récent spectacle du Cirque présenté à Montréal, se voulait lyrique, théâtral, et s'inspirait du marasme qui caractérise la fin de siècle. *SalTIMBANCO* explore d'autres horizons. Le spectacle s'inspire avant tout de la ville. «C'est une vision optimiste de l'urbanité, de ce que la ville pourrait devenir. Derrière chacun des habitants de la ville se cache un amateur public, un artiste qui a besoin de s'exprimer. On veut d'abord et avant tout partager une émotion. L'urbanité se sent tout au long du spectacle. Y compris dans la musique de René Dupéré qui se veut plus rock, plus multiethnique, à l'image du métissage qui se fait dans les grandes villes», explique Gilles Sainte-Croix, directeur artistique.

Toute cette réflexion sur la ville demeure évidemment métaphorique. Le public a d'abord droit à un éblouissant spectacle de cirque. L'enchantement apparaît dès les premières contorsions — très sensuelles — de la

VOIR PAGE C 2: CIRQUE DU SOLEIL

LES ARTS

ABITIBI Dix premières mondiales

SUITE DE LA PAGE C 1

savoir encaisser les coups. Être patient, surtout. En treize années, à coup de bons coups, de déceptions, d'acharnement, le nom de l'événement a circulé, la réputation s'est bâtie. Même en France. Serge Gainsbourg est venu faire son tour à Rouyn en 1991, après lui Pierre Richard. Ils ont chanté les charmes de Rouyn, évoqué la chaleur de l'accueil, le sens de la fête, les après paysages abitibiens qui font craquer dur les Français. Le bouche à oreille a fait le reste. «Il s'agit d'être équipé pour aller à la guerre, précise Matte, être armé de dépliant couleurs attirants, de contacts bien établis. On a gagné du terrain ponce par ponce.»

Dix premières mondiales

Qui dit festival dit primeurs. Un certain nombre de moins. Tu as beau être en Abitibi, là où bien des films qui roulent à Montréal depuis plusieurs mois n'ont pas encore gagné les écrans du Nord, si tu veux être respecté, tu dois présenter des primeurs mondiales, nord-américaines, ou du moins québécoises, ces films qui trouvent leur rampe de lancement dans un rendez-vous de cinéma avant d'atterrir en salles. «Un festival est un lieu de découvertes», tranche Jacques Matte. Sans pri-

meurs, on ne déplace pas les journalistes. Sans primeurs, on perd l'excitation, l'effet de surprise auprès du public.

Cette année, à côté des films que Montréal connaît déjà, comme *Grosse Fatigue*, *Rouge*, *Vivre ou Le Vent du Wyoming*, Rouyn présente dix premières mondiales, dont *L'Ange noir* de Jean-Claude Brisseau; huit nord-américaines, parmi lesquelles *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* de Jean-Claude Sussfeld, le film d'ouverture. Le directeur se montre particulièrement fier de ses primeurs québécoises. Telle *La Liberté en colère* de Jean-Daniel Lafond, documentaire arrivant 24 ans après les événements d'Octobre, avec dialogue entre Pierre Vallières et Charles Gagnon qui se penchent sur un passé de militantisme. Il y a bien d'autres sons de cloche à entendre sur la crise de 1970 que celui de Falardeau. C'est à Rouyn que résonnera le prochain.

Un festival, c'est aussi l'occasion de recevoir de la visite. Sylvie Vartan, l'ex-chouchou du *Temps des copains*, sera à Rouyn en fin de semaine avec le cinéaste Jean-Claude Brisseau et le film *L'Ange noir* qui lui donne la vedette. On imagine mal l'ancienne femme de Johnny au royaume du cuivre, mais ça risque de donner un cocktail étonnant, voire gratiné. *Le Devoir* y sera. On vous en donnera des nouvelles.

SUITE DE LA PAGE C 1

famille Tchelnokov, puis s'enchaînent les numéros de mâts chinois et de balançoire russe, les voltiges des jumelles Steben au trapèze, la magie de la Chinoise Jingmin Wang au double fil de fer, le «main à main» mémorable des Lorador, les Boleadoras — jamais présenté à Montréal — et les singulières jongleries du Cubain Miguel Herrera.

Saltimbanco tiendra l'affiche à Montréal au moins jusqu'au 4 décembre et plus vraisemblablement jusqu'à Noël. Pas question toutefois d'aller plus loin. Car au début 1995, la troupe plie bagages et part à l'assaut de l'Europe. Fin février, les saltimbanques s'exécuteront à Amsterdam. Puis ils iront à Munich, Berlin, Düsseldorf, Paris et Londres. La tournée européenne s'étirera sur deux ans.

Le Cirque du Soleil avait fait une première incursion à Paris en 1990.

CIRQUE DU SOLEIL Où s'arrêtera-t-il?

L'opération s'était soldée par un certain succès populaire — plus de 100 000 entrées — mais aussi par un déficit. À l'époque, les dirigeants de la troupe avaient confié la promotion et la mise en marché à des Français. Sans compter que le Cirque avait dû affronter une conjonction difficile: la France connaissait une profonde psychose du terrorisme et plus personne ne voulait s'enfermer dans une salle de spectacle...

Cette fois, les artistes et artisans débarqueront là-bas avec leurs propres installations, leur propre chapiteau, leur flotte de 30 camions, bref le même système de tournée qu'ils utilisent avec tant de bonheur en Amérique. «Les succès du spectacle *Mystère* à Las Vegas et d'*Alegria* nous permettent d'investir 12 millions de dollars pour cette tournée en Europe», dit Gilles Sainte-Croix.

Entre le show et le business

Il faudra un jour que les spécialistes des grandes écoles commerciales se penchent sur l'éclatant succès du Cirque du Soleil! Comment des gamins qui, il y a dix ans à peine, crachaient littéralement le feu dans les rues de Baie-Saint-Paul, en sont-ils arrivés à mettre sur pied une multinationale qui compte aujourd'hui plus de 600 employés, dont 150 artistes?

«Peut-être parce que nous avons réussi à établir une saine alliance avec le milieu des affaires sans pour autant compromettre l'esprit artistique de l'aventure», risque Gilles Sainte-Croix, un pionnier de la première heure qui voyage à travers le monde 250 jours par année.

Mais il y a plus encore. Au cœur de cette belle aventure, il y a une vision, un souffle commun. «Notre but est toujours d'aller plus loin, d'oser, de pousser. Nous pourrions facilement retourner à Los Angeles et présenter à nouveau *Saltimbanco*. Nous ferions salle comble et beaucoup d'argent. Non. Nous préférons plutôt créer un nouveau spectacle à tous les deux ans avec de nouveaux artistes, tout reprendre à zéro sur la page blanche,

faire table rase. Au fil des ans, nous avons continuellement évolué, artistiquement. D'abord amuseurs publics, nous avons ensuite glissé totalement vers le cirque pour ensuite intégrer de plus en plus le théâtre. *Alegria* marque la fin d'une étape. Nous sommes en perpétuelle recherche», renchérit Gilles Sainte-Croix.

Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est à quel point tout est planifié au sein de cette entreprise culturelle. «Nous travaillons sur des plans quinquennaux. On vient de célébrer nos dix ans, c'est-à-dire l'aboutissement de deux plans quinquennaux. Le premier était d'arriver, avant 1989, à ouvrir un marché nord-américain. Nous avons réussi. Nous sommes entrés à Los Angeles, New York, Boston, etc. Pour les cinq années suivantes, nous voulions renforcer notre emprise sur l'Amérique mais aussi ouvrir un marché en Asie, lorgner l'Europe et avoir un spectacle en permanence (à Las Vegas). Là aussi, c'est chose faite», ajoute-t-il.

Et pour les cinq prochaines années? Le programme demeure ambitieux. Le Cirque entend consolider sa présence en Europe de façon à développer un axe fort Europe-Asie-Amérique. Cela permettrait d'accroître la durée de vie des spectacles jusqu'à cinq ans. Dans ce cas, on pourrait s'offrir des concepts plus fastes, plus élaborés.

Dans un proche avenir toujours, le Cirque du Soleil s'installera dans le nord-est de Montréal où seront regroupés ses studios de création et de production. «C'est surtout l'esprit de ce lieu-là qui nous intéresse. Nous souhaitons en faire un campus de l'art du cirque où des créateurs viendront séjourner», s'emballent Gilles Sainte-Croix.

Où s'arrêtera le Cirque du Soleil? Le directeur artistique du Cirque n'en a pas la moindre idée. Entre-temps, il mène un train d'enfer, tout comme ses partenaires. Et la bonne nouvelle, c'est que le train d'enfer passera justement l'automne parmi nous, dans la «Loco Shop».

TÉLÉVISION

Câble: vous habitez l'est ou l'ouest?

PAULE DES RIVIÈRES

♦ ♦ ♦

Vous habitez rue Peel, du côté ouest. En janvier, en payant 5,95 \$ par mois, vous aurez droit à une dizaine de nouvelles chaînes, incluant le fameux Learning Channel américain, le nouveau canal scientifique canadien Discovery, la nouvelle chaîne Bravo, sur les arts, possiblement Fox, etc. Si, par contre, vous habitez du côté est de la même rue, ces plaisirs télévisuels vous passeront sous le nez, du moins à ce prix relativement bas.

L'explication de cette différence appartient aux câblodistributeurs. D'un côté, le territoire de CF Câble, de l'autre celui de Vidéotron. Le second n'a pu conclure une entente jugée indispensable avec le Réseau des sports et ne peut offrir un second service de câble à l'ensemble de son million d'abonnés. CF Câble, au contraire, avait les moyens d'offrir à RDS toutes les compensations que la chaîne sportive exigeait avant d'accepter de faire partie du second bouquet de chaînes, appelé étagement ou service de câble élargi. À l'heure actuelle, RDS est sur le service de base du câble, avec le Canal Famille, Musique Plus, TV5.

Le troisième câblodistributeur en importance du Québec, très présent en région, Cogeco, s'est également entendu avec RDS et sera en mesure d'offrir deux services de câble. Son

second service sera probablement un peu moins garni que celui de CF Câble qui, avec une clientèle anglophone à 50 % et une clientèle francophone qui aime regarder la télévision de langue anglaise, peut sans crainte inclure plusieurs canaux de langue anglaise à son service et magasiner allégrement du côté des États-Unis.

«Nous offrirons toutes les chaînes en langue française, cela est certain. Mais elles sont en nombre limité», souligne Linda Ahern, de CF Câble.

Lorsqu'il a accordé des licences à une série de nouvelles chaînes spécialisées, en juin dernier, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC) a approuvé huit chaînes anglaises et deux en langue française, le Réseau de l'information et Arts et Divertissements. Et il a rejeté les demandes de télé à la carte pour le Québec. C'est pourquoi, aujourd'hui, il n'y a pas assez de chaînes en langue française pour occuper toutes les places du câble.

Les sondages des câblodistributeurs ont montré l'immense intérêt des abonnés pour Discovery, la nouvelle chaîne scientifique, que plusieurs connaissent pour avoir vu son parent américain lors de séjours en Floride. Mais dans la région de Montréal, elle ne sera offerte qu'aux «câblés» de l'ouest de la ville, de l'île des Seurs et du sud-ouest de Laval.

Parce que
notre monde change
à chaque instant.

À compter du 1^{er} janvier 1995
les Canadiens pourront profiter de la première chaîne française
d'information continue en Amérique.

RDI, le nouveau Réseau de l'information,
diffuse : • **des nouvelles** à chaque heure et
des manchettes
à la demie de chaque heure,
24 heures par jour
7 jours sur 7.

• **des émissions spéciales**
en direct sur les grands événements
qui surviennent au Canada
et à l'étranger.

• **des émissions variées**
qui répondront aux intérêts
de tous les publics.



L'information continue

Le nouveau Réseau de l'information
24 heures sur 24

Dès le 1^{er} janvier sur le câble.

LA JEUNE FILLE
ET LA MORT

UN THRILLER D'ARIEL DORFMAN
TRADUCTION
DENIS LEBLOND

MISE EN SCÈNE
MARTINE BEAULNE

ASSISTÉE DE
DENIS LEBLOND
RUTH STEWART

AVEC
LOUISE DANIS
DENIS MERCIER
JEAN-LOUIS ROUX

CONCEPTEURS
RICHARD LACROIX
ANDRÉ RIOUX
GASTON LEMIEUX

THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS
DIRECTION ARTISTIQUE • EUDORE BELZILE

26 octobre au 19 novembre 1994 DU MARDI AU SAMEDI 20 h 30

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 4333 Ste-Catherine E. Montréal 253-8974

salle Fred-Barry

«Un magistral suspense... habilement dirigé par Martine Beaulne.»
Michel Vais. LE DEVOIR

«Trois acteurs aspirés corps et âmes par le texte nous entraînent dans un implacable huis clos.»
Jean Saint-Hilaire. LE SOLEIL

«Un suspense provocant.»
Edgar Demers. LE DROIT

ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

*****: chef-d'œuvre
*****: très bon
****: bon
***: quelconque
** : pas terrible
* : pur cauchemar

LE PARFUM D'YVONNE

De Patrice Leconte. Une évocation pseudo-proustienne d'un univers de biens nantis, manière années 50. Un trio, dont le vague à l'âme tient lieu de substance principale, se forme et se défait dans le cadre somptueux d'un grand hôtel. Un cliché relayant l'autre, on se dit que l'intérêt principal réside en fin de compte dans le savant déhàbillage de la starlette du film. A voir seulement si c'est ce qui vous intéresse au cinéma. Au Parisien.
Jean-Claude Marineau

THE ROAD TO WELVILLE

★ ★ 1/2

De Alan Parker. Un film vraiment hilarant qui se déroule dans un lieu halluciné. Un sanatorium américain du début du siècle où le docteur Kellogg (joué par Anthony Hopkins), inventeur du corn flakes, enseigne à ses patients à se passer d'alcool, de viande, de tabac et de sexe en les livrant aux joies et aux douleurs de l'hydrothérapie et autres techniques relaxantes sur des appareils incongrus. Comédie lestée et légère, excellente distribution (Hopkins, Bridget Fonda, Matthew Broderick, etc), des bons gags. Très rigolo. Au Galerie Laval et Alexis-Nihon.
Odile Tremblay

REGARDE LES HOMMES TOMBER

★ ★ ★ 1/2

De Jacques Audiard. Un polar noir français, très bien ficelé, habilement déconstruit en deux temps superposés. Jean Yanne interprète un flic revanchard pourchassant les meurtriers de son ami. Jean-Louis Trintignant sera un vieux bandit qui fait accomplir les basses œuvres par un simple d'esprit qui s'est entiché de lui. Le film est un jeu de regards sur une certaine condition masculine pudique, violente, tissée d'étranges tandems virils. Un climat troublant, une structure brillante, un premier film étonnamment maîtrisé. Au Parisien.
Odile Tremblay

SECOND BEST

★ ★ ★

De Chris Menges. Un célibataire de 42 ans choisit d'adopter un enfant délinquant qui reste toujours accroché au souvenir de son père prisonnier. Tout les sèpare et pourtant... Du réalisateur de *A World Apart*, ce mélodrame psychologique qui met en vedette William Hurt dans le rôle d'un chef de poste gallois solitaire ne manque pas d'intelligence et de gravité pour mieux faire passer le côté sentimental et mélodramatique du film.
Bernard Boulad

NOSTRADAMUS

★ ★

De Roger Christian. En ces temps d'Apocalypse, voici un film sur la vie et les prophéties de Nostradamus, le devin français du XVI^e siècle dont les nébuleuses prédictions défrayaient encore la chronique. Le film eut pu être éclaté et on rêve à ce qu'un Ken Russell en aurait tiré, mais le scénario ne lève pas et demeure trop collé à la vie du prophète, sans s'envoler comme le thème le suggérait. Assez ennuyeux et joué sans conviction. Au Parisien et au Versailles.
Odile Tremblay

LOVE AFFAIR

★ ★

De Glenn Gordon Caron. Troisième remake d'une classique romance *Boy meets girl*. On y verra Warren Beatty et Annette Bening interpréter deux personnages tombés amoureux l'un de l'autre alors qu'ils sont fiancés ailleurs. Comment ils se trouveront, se perdront pour se retrouver à nouveau, voici le sujet du film. Sortez vos mouchoirs, on nage dans le romantisme, sans trop creuser les sentiments. Mais qu'importe? C'est du Harlequin un cran au-dessus sur une musique sirupeuse à souhait. Au Loews.
Odile Tremblay



Endymion Hart-Jones (John Neville) et Will Lightbody (Matthew Broderick) profitant d'un singulier bain de pieds.

La doctrine Kellogg

THE ROAD TO WELVILLE
Réal et scénario: Alan Parker, d'après le roman de T. C. Boyle. Avec Anthony Hopkins, Bridget Fonda, Matthew Broderick, John Cusack, Dana Carvey, Michael Lerner. Image: Peter Biziou. Musique: Rachel Portman.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

On a du mal à croire qu'un être aussi farfelu dans un tel lieu excentrique, ait bel et bien existé jadis. Mais c'est pourtant vrai. Au début du siècle, le docteur Kellogg, l'inventeur du corn flakes dirigea vraiment à Battle Creek, au Michigan, un invraisemblable «sanitarium» où des patients venaient se refaire une santé en mangeant toutes sortes de céréales et autres substances végétales, en s'immergeant en des arglés diverses et des produits lactés, en faisant des exercices sur des appareils tirés d'une imagination débridée.

Romancé par T.C Boyle, adapté à l'écran par Alan Parker, incarné par Anthony Hopkins, ce moment de l'histoire américaine donnera un film drôle, frais, original, lesté et hautement divertissant.

Explorer un univers aussi farfelu où la santé est la reine, où force régimes, exercices, chants choraux viennent apporter le bonheur et la vérité en prônant l'abstinence sexuelle et la morale adventiste, c'est plus qu'une recreation du passé, c'est une caricature des temps modernes. Une farce folle, drolatique qui comporte mine de rien sa propre morale du type «Gare aux excès» dans la course au mieux-être.

Retour à l'automne 1907. Will (Matthew Broderick) et Eleanor (Bridget Fonda) Lightbody sont admis dans la merveilleuse clinique du célèbre docteur Kellogg, et s'engagent à y vivre sans alcool, ni sexe, ni régime carné, ni tabac, masses, tritons, dans la santé recouvrée. Évidemment, le monde idéal aura quelques défaillances. Première ombre au tableau: l'arrivée inopinée de George (Dana Carvey), le fils adoptif du bon docteur, méchant garnement, sale, ivrogne, voleur, qui surgit au temple de la santé en réclamant à papa de l'argent à corps et à cris. Le tableau va se gâter.

En rétroaction, voici le petit Georges de dix ans adopté par le docteur, déjà de la mauvaise graine et déjà une bouille pas possible qui laisse présager bien des crimes ultérieurs.

Voici le petit couple Lightbody séparé, et monsieur somme de freiner les assauts de sa libido par des exercices et un régime approprié. Des espèces de bains électriques sont au programme, avec des ceintures de chasteté vibrantes, des électrodes au cerveau et autres fantaisies noires que le bon docteur n'a de cesse d'ex-

périmenter sur ses patients. Tandis que de jolies infirmières les induisent à la tentation et que madame de son côté prend d'étranges leçons de plaisir.

Ca commencera bientôt à mourir dans le secteur et les bains électriques à électrocuter les victimes. Désillusion au programme.

Tout le film sera une série de gags désopilants, aventures croustillantes vécues en cachette du docteur Dieu le père dont l'univers se lézarde.

Le film dut être une franche partie de plaisir pour le directeur artistique qui eut à créer ces machines folles, ces bains de substances plus ou moins gluantes, ce décor futuriste et fastueux, mélange de spa et de grand hôtel.

On a peine à reconnaître Anthony Hopkins au départ, tellement il est transformé dans la peau de ce doc-

teur, personnage tyrannique et illuminé à la démarche martiale, droit comme un i. Mais il est merveilleux d'excentricité, de drôlerie. L'acteur britannique domine la distribution aux côtés de Dana Carvey, en vilain et très réussi rejeun Kellogg, qui prend le contre-pied de toutes les théories paternelles avec une souplesse perverse tout à fait irrésistible.

Alan Parker est ce qu'on appelle une valeur sûre. L'auteur de *Midnight Express*, de *Angel Heart* et de *The Commitments* est capable de sauter d'un genre à l'autre sans sombrer dans la facilité, avec des films souvent étonnants, toujours bien faits, parfois remarquables. Cette fois, il verse avec grand bonheur dans cette fofolle comédie qui fera craquer de plaisir tous les publics.

Prétentieux et pseudo-proustien

LE PARFUM D'YVONNE
Adaptation, dialogues et réalisation: Patrice Leconte, d'après *Villa Triste* de Patrick Modiano. Avec Jean-Pierre Marielle, Hippolyte Girardot et Sandra Majani. France, 1994, 89 minutes. Au Parisien.

JEAN-CLAUDE MARINEAU

On a envie d'expédier très vite un article sur un film aussi prétentieux que *Le Parfum d'Yvonne*. Mais appliquons-nous, quand même. Pseudo-proustien jusque dans son titre, le projet sert en fait de prétexte au déshabillage savant et efficace d'une jeune starlette qu'on imagine mieux en image de marque de Chanel que dans un rôle au cinéma. Elle est pourtant actrice, cette Yvonne des années 50, mais dans de petits rôles qu'il est douteux de penser qu'ils mènent aux grands dont elle rêve.

Le temps s'est en quelque sorte arrêté sur cet hôtel grand luxe posé en bordure d'un lac-frontière entre la France et la Suisse. Les trois personnages du film aussi, sans qu'on sache très bien pourquoi, sinon, dans le cas de Victor, pour échapper à une éventuelle conscription, direction guerre d'Algérie. Mais ceci n'est qu'un aléa lointain de l'histoire dans un film comme celui-ci. Ça permet surtout au cinéaste-adaptateur (car le film est une adaptation de *Villa Triste*, de Patrick Modiano) de camper le personnage hors de toute contrainte, et donc de le rendre complètement disponible à toute aventure qui se présente. Elle ne tardera pas, vous vous en doutez bien, à prendre les traits d'Yvonne.

La séduction opère dès la première rencontre dans le hall de cet hôtel où Victor, autant par désœuvrement que par curiosité, vient passer ses après-midis. Les jeux répétés de la séduction représentent d'ailleurs ce qu'il y a de plus réussi dans le film, à condition d'adopter un point de vue strictement mâle sur la question, c'est-à-dire propre à éveiller la montée du désir envers cette Yvonne qui n'est — c'est



Jean-Pierre Marielle et Sandra Majani, dans *Le Parfum d'Yvonne*, le dernier film de Patrice Leconte.

la mise en scène qui la fait telle — que pure image, c'est-à-dire objet de tous les regards, à commencer par celui du réalisateur qui ne se gêne pas, quand le coup d'œil en vaut la peine, pour déroger du point de vue strict de Victor sur cette histoire, bien qu'il en soit le narrateur premier.

Le trio se complète de la prestation honnête de Jean-Pierre Marielle en «vieille tante» qui n'en a pas l'air et qu'on présente comme obsédé par l'idée de vieillir. Prompt à la répartie et somme toute aussi superficiel que les autres, on se surprend à n'éprouver aucune espèce de compassion pour ce personnage qui en demande pourtant, vu la fin que lui réserve le film.

Et puis, tout respire trop le cinéma sous contrôle dans *Le Parfum d'Yvonne* pour qu'un quelconque point de vue s'en dégage. Aucun grain de sable pour faire grincer la machine et ne serait-ce que laisser entendre que sous la surface s'agitent de vraies consciences. On comprend pourtant que le projet visait à rendre sur pellicule le charme un peu suranné des années 50, le vague à l'âme des nantis de cette terre face à la fin d'un monde. Rien de tout cela n'émerge, malheureusement, et on se dit qu'à trop croire en l'image, un certain cinéma en oublie dramatiquement la substance. Il faudra donc repasser si on cherche ici autre chose qu'un soft porno déguisé en propos sérieux. Ou alors aller voir *Exotica*, ce troublant film d'Atom Egoyan qui, lui, ose poser de vraies questions sur la nature du regard mâle.

LES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS

★ DOLBY STEREO

SPÉCIAL
D'AUTOMNE4,99\$
ADMISSION GÉNÉRALEMATINÉES TOUTS LES JOURS
REPRÉSENTATIONS DÉBUTANT AVANT 18H00info-film
866-0111
1100 à 2200«... D'ORES ET DÉJÀ L'UN DES MEILLEURS FILMS
DE L'HISTOIRE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS.»

- Georges Privet, Voir.

«Une grande réussite cinématographique. Un film à voir
absolument, quelles que soient vos opinions politiques.»

- Paul Toulant, Montréal ce Soir.

«... un film admirable d'efficacité... criant de vérité.»

- Huguette Roberge, La Presse.

«Une oeuvre intimiste et puissante. Falardeau a réussi un
vrai tour de force.»

- Louise Blanchard, Le Journal de Montréal.

«... il a choisi de faire un film, un vrai, un bon, qui raconte
une histoire... Une réussite cinématographique.»

- Franco Nuova, Le Journal de Montréal.

«Un film affreusement nécessaire et parfaitement
justifiable. Chaque individu qui se dit habitant de ce pays
doit aller le voir.»

- Marc-André Lussier, CIBL

OCTOBRE
un film de
PIERRE FALARDEAU

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O. ★
VERSAILLES 353-7880 1400 Le Corbusier ★ ★ ★
CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Corbusier ★ ★ ★

«UN FILM EXCESSIVEMENT TROUBLANT ET SI DÉLICATEMENT SENSUEL...»

- Le Parisien

«LE SPECTACLE VAUT LE VOYAGE.»

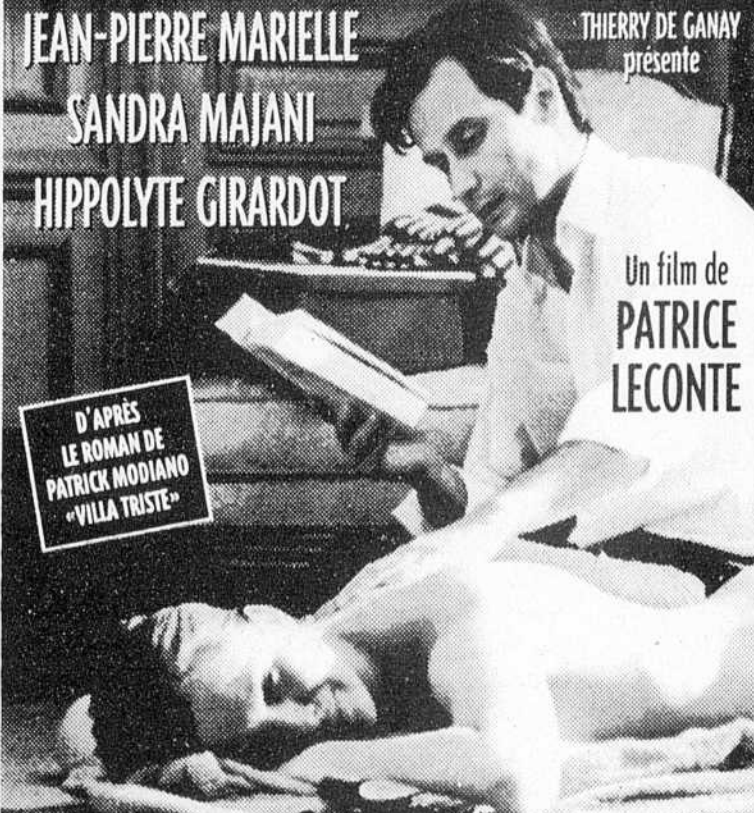
- Le Figaro

«UN FILM TRÈS SÉDUISANT.»

- Le Monde

«LE PARFUM D'YVONNE A DES MOMENTS DE GRÂCE, DES INSTANTS
ÉROTQUES, SUR DES BELLES IMAGES.»

- Odile Tremblay, Le Devoir

Le parfum d'Yvonne
et la participation de RICHARD BOHRINGER

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O. ★
VERSAILLES 353-7880 1400 Le Corbusier ★ ★ ★
CENTRE LAVAL 688-7776 1600 Le Corbusier ★ ★ ★

MAINTENANT À L'AFFICHE!

LES MARDIS VIDÉOGRAPHIE
DE VIDÉOGRAPHIE
EN NOVEMBRE 19H30

LE DOCUMENTAIRE INDÉPENDANT S'INTERROGE

De plus, exposition:
Vidéographie, plus de 20 ans d'histoire

Information: 521-2116

MAISON DE LA CULTURE PLATEAU MONT-ROYAL
465, av. du Mont-Royal Est

«ON NE PEUT RÉSISTER À CE FILM»

- RENÉ HONORÉ, VSD/SONOUCR

«NE LE MANQUEZ PAS.»

- CLAUDE DESCHÊNES, MONTRÉAL, CE SOIR

Soleil trompeur

Un film de NIKITA MIKHALKOV

Le réalisateur des «YEUX NOIRS» et d'«URGA»

«Tout simplement
éblouissant, un chef-
d'œuvre.»

- Louise Blanchard, Le Journal de Montréal

«Un grand film
chaleureux, noble et
émouvant.»

- Georges Privet, Voir

«Mikhalkov, au cinéma,
une valeur sûre.»

- Luc Perreault, La Presse

«Sublime, vraiment
magnifique, ce Soleil
Trompeur vous séduit,
vous trouble et vous
éblouit.»

- Odile Tremblay, Le Devoir

GRAND PRIX
DU JURY
CANNES 94
PRIX OCÉANIQUE

écran no. 1: 12-05-2-55
écran no. 2: 12-05-2-55
écran no. 3: 12-05-2-55
écran no. 4: 12-05-2-55
écran no. 5: 12-05-2-55
écran no. 6: 12-05-2-55
écran no. 7: 12-05-2-55
écran no. 8: 12-05-2-55
écran no. 9: 12-05-2-55
écran no. 10: 12-05-2-55
écran no. 11: 12-05-2-55
écran no. 12: 12-05-2-55
écran no. 13: 12-05-2-55
écran no. 14: 12-05-2-55
écran no. 15: 12-05-2-55
écran no. 16: 12-05-2-55
écran no. 17: 12-05-2-55
écran no. 18: 12-05-2-55
écran no. 19: 12-05-2-55
écran no. 20: 12-05-2-55
écran no. 21: 12-05-2-55
écran no. 22: 12-05-2-55
écran no. 23: 12-05-2-55
écran no. 24: 12-05-2-55
écran no. 25: 12-05-2-55
écran no. 26: 12-05-2-55
écran no. 27: 12-05-2-55
écran no. 28: 12-05-2-55
écran no. 29: 12-05-2-55
écran no. 30: 12-05-2-55
écran no. 31: 12-05-2-55
écran no. 32: 12-05-2-55
écran no. 33: 12-05-2-55
écran no. 34: 12-05-2-55
écran no. 35: 12-05-2-55
écran no. 36: 12-05-2-55
écran no. 37: 12-05-2-55
écran no. 38: 12-05-2-55
écran no. 39: 12-05-2-55
écran no. 40: 12-05-2-55
écran no. 41: 12-05-2-55
écran no. 42: 12-05-2-55
écran no. 43: 12-05-2-55
écran no. 44: 12-05-2-55
écran no. 45: 12-05-2-55
écran no. 46: 12-05-2-55
écran no. 47: 12-05-2-55
écran no. 48: 12-05-2-55
écran no. 49: 12-05-2-55
écran no. 50: 12-05-2-55
écran no. 51: 12-05-2-55
écran no. 52: 12-05-2-55
écran no. 53: 12-05-2-55
écran no. 54: 12-05-2-55
écran no. 55: 12-05-2-55
écran no. 56: 12-05-2-55
écran no. 57: 12-05-2-55
écran no. 58: 12-05-2-55
écran no. 59: 12-05-2-55
écran no. 60: 12-05-2-55
écran no. 61: 12-05-2-55
écran no. 62: 12-05-2-55
écran no. 63: 12-05-2-55
écran no. 64: 12-05-2-55
écran no. 65: 12-05-2-55
écran no. 66: 12-05-2-55
écran no. 67: 12-05-2-55
écran no. 68: 12-05-2-55
écran no. 69: 12-05-2-55
écran no. 70: 12-05-2-55
écran no. 71: 12-05-2-55
écran no. 72: 12-05-2-55
écran no. 73: 12-05-2-55
écran no. 74: 12-05-2-55
écran no. 75: 12-05-2-55
écran no. 76: 12-05-2-55
écran no. 77: 12-05-2-55
écran no. 78: 12-05-2-55
écran no. 79: 12-05-2-55
écran no. 80: 12-05-2-55
écran no. 81: 12-05-2-55
écran no. 82: 12-05-2-55
écran no. 83: 12-05-2-55
écran no. 84: 12-05-2-55
écran no. 85: 12-05-2-55
écran no. 86: 12-05-2-55
écran no. 87: 12-05-2-55
écran no. 88: 12-05-2-55
écran no. 89: 12-05-2-55
écran no. 90: 12-05-2-55
écran no. 91: 12-05-2-55
écran no. 92: 12-05-2-55
écran no. 93: 12-05-2-55
écran no. 94: 12-05-2-55
écran no. 95: 12-05-2-55
écran no. 96: 12-05-2-55
écran no. 97: 12-05-2-55
écran no. 98: 12-05-2-55
écran no. 99: 12-05-2-55
écran no. 100: 12-05-2-55
écran no. 101: 12-05-2-55
écran no. 102: 12-05-2-55
écran no. 103: 12-05-2-55
écran no. 104: 12-05-2-55
écran no. 105: 12-05-2-55
écran no. 106: 12-05-2-55
écran no. 107: 12-05-2-55
écran no. 108: 12-05-2-55
écran no. 109: 12-05-2-55
écran no. 110: 12-05-2-55
écran no. 111: 12-05-2-55
écran no. 112: 12-05-2-55
écran no. 113: 12-05-2-55
écran no. 114: 12-05-2-55
écran no. 115: 12-05-2-55
écran no. 116: 12-05-2-55
écran no. 117: 12-05-2-55
écran no. 118: 12-05-2-55
écran no. 119: 12-05-2-55
écran no. 120: 12-05-2-55
écran no. 121: 12-05-2-55
écran no. 122: 12-05-2-55
écran no. 123: 12-05-2-55
écran no. 124: 12-05-2-55
écran no. 125: 12-05-2-55
écran no. 126: 12-05-2-55
écran no. 127: 12-05-2-55
écran no. 128: 12-05-2-55
écran no. 129: 12-05-2-55
écran no. 130: 12-05-2-55
écran no. 131: 12-05-2-55
écran no. 132: 12-05-2-55
écran no. 133: 12-05-2-55
écran no. 134: 12-05-2-55
écran no. 135: 12-05-2-55
écran no. 136: 12-05-2-55
écran no. 137: 12-05-2-55
écran no. 138: 12-05-2-55
écran no. 139: 12-05-2-55
écran no. 140: 12-05-2-55
écran no. 141: 12-05-2-55
écran no. 142: 12-05-2-55
écran no. 143: 12-05-2-55
écran no. 144: 12-05-2-55
écran no. 145: 12-05-2-55
écran no. 146: 12-05-2-55
écran no. 147: 12-05-2-55
écran no. 148: 12-05-2-55
écran no. 149: 12-05-2-55
écran no. 150: 12-05-2-55
écran no. 151: 12-05-2-55
écran no. 152: 12-05-2-55
écran no. 153: 12-05-2-55
écran no. 154: 12-05-2-55
écran no. 155: 12-05-2-55
écran no. 156: 12-05-2-55
écran no. 157: 12-05-2-55
écran no. 158: 12-05-2-55
écran no. 159: 12-05-2-55
écran no. 160: 12-05-2-55
écran no. 161: 12-05-2-55
écran no. 162: 12-05-2-55
écran no. 163: 12-05-2-55
écran no. 164: 12-05-2-55
écran no. 165: 12-05-2-55
écran no. 166: 12-05-2-55
écran no. 167: 12-05-2-55
écran no. 168: 12-05-2-55
écran no. 169: 12-05-2-55
écran no. 170: 12-05-2-55
écran no. 171: 12-05-2-55
écran no. 172: 12-05-2-55
écran no. 173: 12-05-2-55
écran no. 174: 12-05-2-55
écran no. 175: 12-05-2-55
écran no. 176: 12-05-2-55
écran no. 177: 12-05-2-55
écran no. 178: 12-05-2-55
écran no. 179: 12-05-2-55
écran no. 180: 12-05-2-55
écran no. 181: 12-05-2-55
écran no. 182: 12-05-2-55
écran no. 183: 12-05-2-55
écran no. 184: 12-05-2-55
écran no. 185: 12-05-2-55
écran no. 186: 12-05-2-55
écran no. 187: 12-05-2-55
écran no. 188: 12-05-2-55
écran no. 189: 12-05-2-55
écran no. 190: 12-05-2-55
écran no. 191: 12-05-2-55
écran no. 192: 12-05-2-55
écran no. 193: 12-05-2-55
écran no. 194: 12-05-2-55
écran no. 195: 12-05-2-55
écran no. 196: 12-05-2-55
écran no. 197: 12-05-2-55
écran no. 198: 12-05-2-55
écran no. 199: 12-05-2-55
écran no. 200: 12-05-2-55
écran no. 201: 12-05-2-55
écran no. 202: 12-05-2-55
écran no. 203: 12-05-2-55
écran no. 204: 12-05-2-55
écran no. 205: 12-05-2-55
écran no. 206: 12-05-2-55
écran no. 207: 12-05-2-55
écran no. 208: 12-05-2-55
écran no. 209: 12-05-2-55
écran no. 210: 12-05-2-55
écran no. 211: 12-05-2-55
écran no. 212: 12-05-2-55
écran no. 213: 12-05-2-55
écran no. 214: 12-05-2-55
écran no. 215: 12-05-2-55
écran no. 216: 12-05-2-55
écran no. 217: 12-05-2-55
écran no. 218: 12-05-2-55
écran no. 219: 12-05-2-55
écran no. 220: 12-05-2-55
écran no. 221: 12-05-2-55
écran no. 222: 12-05-2-55
écran no. 223: 12-05-2-55
écran no. 224: 12-05-2-55
écran no. 225: 12-05-2-55
écran no. 226: 12-05-2-55
écran no. 227: 12-05-2-55
écran no. 228: 12-05-2-55
écran no. 229: 12-05-2-55
écran no. 230: 12-05-2-55
écran no. 231: 12-05-2-55
écran no. 232:

LES ARTS

CINÉMA

Patrice Leconte et l'art du flou

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

J'ai rencontré Patrice Leconte au dernier Festival de Toronto. Le

cinéaste accompagnait *Le Parfum d'Yvonne* sorti cette semaine à Montréal. Il avait son éternel physique à la Woody Allen, un air d'intello un tantinet ahuri, et parlait anglais commeune caricature de Parisien en mettant des «z» partout à la place des «th», prouvant dans la victorieuse Toronto que la France n'est pas toujours exportable. «Même chez elle, soupire-t-il. *Le Parfum d'Yvonne* est trop français pour les Français. Trop aussi pour les Anglais.» On sent que le film n'a pas trouvé son public.Il a un drôle de parcours, Patrice Leconte. D'abord des comédies, du style *Les Bronzés*, puis un beau jour, sorti de nulle part, apparaît sur sa feuille de route le si sombre *Monsieur Hire*, œuvre très forte mais entièrement noire qui ne lui ressemblait pas. «Le seul film où je n'ai mis aucun humour», me précise-t-il. Il en est encore tout étonné, déclare qu'on ne sait pas toujours ce qu'on recèle en soi. Patrice Leconte, c'est aussi l'auteur du si lumineux, si amoureux, si ludique *Mari de la coiffeuse*.Et voici qu'un beau jour, sur les instances de son producteur, Patrice Leconte s'est lancé dans la lecture de *Villa Triste*. Jamais il n'avait pensé adapter un roman de Patrick Modiano. Il admirait, me dit-il, bien trop cet auteur, par ailleurs réputé inadaptable. Puis le cinéaste s'est demandé: pourquoi pas? D'autant plus que Leconte se sentait des affinités avec la fameuse sensibilité de Modiano, ce monde flou, troublant, plein d'innommés, d'émotions embrouillardées, du spleen qui est le sien.

Sur la pointe des pieds

Le *Parfum d'Yvonne* dira la rencontre entre une belle jeune femme évanescence et mystérieuse et un aristocrate (Hippolyte Girardot) qui ne fait rien de ses dix doigts et flaire l'air du temps en restant disponible aux mirages de l'amour. Entre eux deux, un personnage trouble de médecin homosexuel sur le retour élégamment campé par Jean-Pierre Marielle. Des cocktails, des robes du soir, des dalmatiens, un monde à la *Bonjour Tristesse*.Leconte avait gardé la nostalgie de son film *Le Mari de la coiffeuse*, mettant en scène le couple Jean Rochefort-Anna Galienna. Il rêvait d'aller dans la même direction, de réaliser encore quelque chose de sensuel, d'impressionniste.

Il a misé sur l'adaptation et non l'illustration du bouquin de Modiano. «Des fois je suis demeuré très fidèle



PHOTO JACQUES GRENIER

Érotisme, luminosité, désir amoureux: ce sont les couleurs que Leconte a voulu donner à son film, misant sur les éclairages, les objets qui parlent.

au roman, des fois j'ai pris des libertés folles, précise-t-il. Fidèle à l'époque (au loin: la guerre d'Algérie), aux personnages, aux situations. Infidèle à l'heure de filmer ce qu'il y avait entre les lignes.

Entre les lignes, c'est tout ce monde flottant qui appartient à Modiano. Quant à l'écrivain, il a donné sa bénédiction et pleine confiance à Leconte dont il respectait le travail. «Ni scrogneugneu, ni tatillon, le Modiano», résume-t-il.

«Tous les personnages ont un passé, une zone d'ombre. J'ai dû marcher sur la pointe des pieds en allant à leur rencontre. Il m'est apparu bien plus intéressant d'aborder des gens dont je ne savais rien.»

Leconte aimait Marielle, voulait travailler avec lui. «Marielle et Rochefort ont quelque chose en commun, me dit Leconte. Une fêlure élégante.» Il désirait aussi se rapprocher d'Hippolyte Girardot, un acteur qu'il devinait plus secret, plus profond, moins enjoué qu'il n'y paraît à travers son registre habituel. «Son regard est une réverie. Et comme je lui demandais d'exprimer le désir, l'amour presque sans mots, il fit merveille.»

Sa Yvonne, Leconte ne parvenait pas à la trouver. Il la souhaitait claire,

évidente, insouciant. Emmanuelle Béart? Trop charnelle. Et pourquoi pas une inconnue que le spectateur puisse découvrir en se demandant avec le personnage de Girardot: «Mais qui est cette fille?»

C'est donc Sandra Majani, une jeune modèle sans expérience d'actrice qui campera la blonde parfumée. Érotisme, luminosité, désir amoureux: ce sont les couleurs que Leconte a voulu donner à son film, misant sur les éclairages, les objets qui parlent. Trouseau de clés sur la table, colombes qui roucoulent. Et le personnage mystérieux et désespéré qu'incarne Jean-Pierre Marielle destiné à mettre une note sombre au tableau.

Le décor sera la France à la frontière suisse, au bord du lac Léman, un *no man's land* pour héros déraciné, d'autant plus déraciné que l'époque de la guerre d'Algérie est trouble. Le médecin qu'incarne Marielle se livre à d'étranges opérations sur des blessés arrivés on ne sait d'où. L'argent aussi vient de nulle part. Mais à ceux qui trouvent

que le film de Leconte baigne dans le flou sans situer son public, le cinéaste répond que c'est voulu, et qu'il cherchait à faire une œuvre tissée de mystère.

MARIE

★★ 1/2

De Marian Handwerker. Marie, une adolescente enceinte, et Tonio, un petit garçon qui vient de perdre son père, se lient d'amitié et, partis de Belgique, se dirigent vers le Portugal où ils espèrent retrouver la mère de Tonio. Sympathique et convenu. Au Dauphin et au Centre-Ville.

Francine Laurendeau

PAS TRÈS CATHOLIQUE

★★★

De Tonie Marshall. Mi polar, mi portrait de femme libérée. Ce film français qui donne la vedette à Anémone dans la peau d'une détective privée en crise de vie lui est voué et dédié. C'est presque un *one woman show*, avec une caméra à l'off de ses expressions, de ses tics, de ses mimiques. Mais l'histoire traîne un peu de la patte, et le film mêle trop les genres: humour, polar, portrait, sans en adopter vraiment un. Sa couleur est diluée. A voir pour la seule performance d'Anémone. Au Complexe Desjardins.

Odile Tremblay

PULP FICTION

★★★★

De l'ineffable Quentin Tarantino. Une vraie bd sanglante et bondissante comme lui seul en a le secret. Le film donne la vedette à une brochette d'acteurs dirigés de main de maître: John Travolta dans un étonnant contre-emploi de tueur à gages, Harvey Keitel en nettoyeur de scènes de crime, Bruce Willis en boxeur pourchassé par des truands, Uma Thurman en coccie de luxe, etc. À lire et à savourer au second degré pour la violence extrême et le délire visuel et sonore (excellente musique rock). Sur un rythme d'enfer, une pétarade tout en surface qui éblouit, sonne le client, mais s'oublie aussi vite. Au Faubourg.

Odile Tremblay

MUSTARD BATH

★★★

Du cinéma anglais Darrel Wasyk. Ce film intimiste aborde la quête de maturité d'un jeune médecin interne qui part en Guyane sur les traces de son passé. Un traitement très sobre, une interprétation convaincante, des dialogues intelligents. L'absence de prétention vient compenser le manque de moyens financiers. Un petit film émouvant sur la recherche et la découverte de l'identité individuelle. Au cinéma Centre-Ville.

Odile Tremblay

ED WOOD

★★ 1/2

De Tim Burton. Ce fut sans doute la pire cinéaste que le cinéma américain ait engendré. Petit maître de série B, Ed Wood tenta vainement d'occuper le champ du film d'épouvante et de réhabiliter Bela Lugosi. Ni l'un ni l'autre n'y survécurent. Ed Wood non plus n'ailleurs puisque son nom ne figure dans aucun dictionnaire. Le film de Burton, bien que divertissant par moments, est en fin de compte assez ennuyeux. Reste Martin Landau, tout à fait génial en Lugosi, qui détrône Johnny Depp. Pour lui, peut-être. *Ed Wood* vaut la peine d'être vu. Au Palacé.

Bernard Boulard

SOLEIL TROMPEUR

★★★★ 1/2

De Nikita Mikhalkov. Un film magnifique dans lequel Mikhalkov lui-même tient la vedette aux côtés de sa fille de six ans. Ils sont éblouissants l'un et l'autre. Sur un climat très tchekhovien de monde qui s'écroule, la dernière œuvre du réalisateur des *Yeux noirs* et d'*Urga* a pour cadre une datcha sous Staline quand les grandes purges menacent le bonheur du lieu. Une harmonie, une magie, une luminosité habitent ce grand film russe. Au Parisien.

Odile Tremblay

MUSIQUE
en têteLE CALENDRIER DES
ÉVÉNEMENTS MUSICAUX
À VENIR

OCTOBRE

30

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL
MESSES EN CONTRASTEMonteverdi, Colonna, Lassus, Bach
avec les solistes, le chœur et l'orchestre du Studio
sous la direction de Christopher Jackson

LE DIMANCHE 30 OCTOBRE 1994, à 20h00

Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement
500, av. du Mont-Royal est (Métro Mont-Royal)
Billets: 20 \$ (admission générale) toutes taxes incluses
Information et réservations: 843-4007

31

SOCIÉTÉ PRO MUSICA

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts «Série Émeraude»

Le 31 octobre 1994, à 20 h 00

Le «Netherlands Wind Ensemble»

Mozart: Sérénade en si bémol majeur K. 361 dite «Gran Partita»

Dvorak: Sérénade en ré mineur op. 44

Information: Pro Musica, 845-0532, Place des Arts, 842-2112

Billets: 22 \$, 17 \$, 10 \$ (étudiants), taxes incluses (redevance en sus)

Avec le Passep'Art, un rabais de 15% sera accordé aux 200 premières personnes qui se procureront un billet au coût de 22 \$.

NOVEMBRE

1

Le comité des conférences commémoratives Beatty
et la faculté de musique de l'Université McGill
présentent une conférence avec

PAUL SACHER

«Paul Sacher Remembers Béla Bartók»

Le mardi 1^{er} novembre à 16 h 30

Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest

Renseignements: 398-8101

ENTRÉE LIBRE

1

La faculté de musique de l'Université McGill présente
L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MCGILL
LE GROUPE VOCAL ET LE CHOEUR UNIVERSITAIRE DE MCGILL

Paul Sacher, chef invité

Albert Millaire, récitant; Marc Belleau, baryton

Michèle Gagné, soprano et Maria Popescu, mezzo-soprano

ARTHUR HONEGGER: Cantate *La Danse des morts* et Symphonie n° 3 «Liturgique»

Le vendredi 4 novembre à 20 h

Basilique Notre-Dame, 116, rue Notre-Dame Ouest

Renseignements: 398-8101 ou 398-4547

ENTRÉE LIBRE

10

OSMCQ

Marc-André Hamelin, piano

Pierre Plante, cor anglais

Orchestre symphonique de Montréal, direction Walter Boudreau

Concert dédié au 50^e anniversaire de l'ONU

Oeuvres de Gougeon, Thomassen, Ives et Boudreau

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau

20 h 00

ABONNEMENTS DISPONIBLES: 843-9305

Billets: 987-6919 23 \$/16 \$ étudiants et aînés

14

LUNDI, 14 NOVEMBRE 1994 à 20h

QUATUOR MORENCY ET SES INVITÉS

SAISON 1994-1995 - 15^e ANNIVERSAIRE

HOMMAGE À OTTO JOACHIM

QUATUOR À CORDES DE VERDI, JOACHIM, CHOSTAKOVITCH

SALLE PIERRE-MERCURE - CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

BILLETS: 987-6919 - RENSEIGNEMENTS ET ABONNEMENT 484-5556

15

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL

Jacques Faubert, fondateur et directeur artistique

Wanda Holmes, soprano, 1^{er} prix du Concours 1994 de l'OSMR

BACH Cantate no 51

BEETHOVEN Ouverture d'Egmont

Symphonie «Pastorale»

Mardi 15 novembre 1994 à 20h00

Hôtel de Ville de Mont-Royal - 90, avenue Roosevelt, VMR

Adultes 20 \$ Aînés 16 \$ Étudiants 12 \$

Billets «2 pour 1» disponibles à la porte pour les détenteurs de Passep'Art (quantité limitée)

Renseignements: 345-9595

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA
MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR

Rock Demers présente CONTE POUR TOUS #15

LE RETOUR

AVENTURIERS

IMBROUILLE

du film de MICHAEL BORDO

en version française au BERRI, Carrefour LAVAL, BOUCHERVILLE, ST-JÉRÔME, CHATEAUGUAY et ST-HYACINTHE.

aussi en version originale anglaise à POINTE-CLAIRE

CKAC 730

MAJOLIN DISTRIBUTION

LE VENT DU WYOMING

«À couper le souffle!»

— Eric Fourlancy, Voir

MICHEL CÔTÉ MARC MESSIER FRANCE CASTEL

Un film de Jean YVES ESCOFFIER

CKOI 95.9 FM

CENTRE-VILLE 949-FM

13 ANS+

«UNE PRODUCTION VRAIMENT HAUT DE GAMME... UN FILM PASSIONNANT.»

— Paul-Henri Goulet, Le Journal de Montréal

ISCHY KARYO • AMANDA PLUMMER • JULIA ORMOND RUTGER HAUER E. MURRAY ABRAHAM

CINQ SIÈCLES DE PRÉDICTIONS BOULEVARSANTES ET TERRIFIANTES ET CE N'EST PAS FINI...

NOSTRADAMUS

VERSION FRANÇAISE

PARISIEN 866-3850 VERSAILLES 353-7880 CENTRE LAVAL 688-7776 CHATEAUGUAY 691-2463

ST-JÉRÔME 436-5944

13 ANS+

DOOLBY DIGITAL

Association culturelle
T.X. Renaud

CONFÉRENCES

MERCREDI, 2 NOV., 20H

«Le castrat ou le chant d'un rossignol mutilé.»

par: Michel Brunette

MERCREDI, 9 NOV., 20H

«La perception que l'histoire a eu de la période médiévale.»

par: Geneviève Dumas

MERCREDI, 16 NOV., 20H

«La musique élisabéthaine.»

par: Claire Villeneuve

Auditorium
St-Albert-Le-Grand
2715 Chemin de la
Côte Ste-Catherine
Entrée à droite par
l'Institut de la PastoraleMétro:
Université de Montréal
ou autobus 129

Stationnement gratuit

Renseignements: 332-4126

de 17H à 19H

(lundi et mardi)

Billets: 7 \$

(abonnés: 4 \$,

étudiants: 3 \$)

LE DEVOIR

Cinéma Libre

présente

Les yeux du cœur

MARTIN DUCKWORTH & GLEN SALZMAN

«...on voit tous à travers ces images. Merci Diane...»

Armand Vaillancourt

suivi de

L'INSTANT ET LA PATIENCE

de Bernard Emond

Que reste-t-il de la vie quand on approche de la fin?

AU CINÉMA PARALLÈLE

3682, boul. St-Laurent 843-6001

DU LUNDI 31 OCT.

AU DIM. 6 NOV. À 19H00

ARTS

CINÉMA

William Hurt et le jeune Christopher Cleary Miles, dans *Second Best*, de Chris Menges.

PHOTO CLIVE COOTE

Papa et moi

SECOND BEST

Réalisation: Chris Menges. Scénario: David Cook d'après son roman. Avec William Hurt, Chris Cleary Miles, Prunella Scales, Jane Horrocks et Keith Allen. Grande-Bretagne. Au cinéma Palace.

BERNARD BOULAD

Directeur-photo qui s'était illustré pour son travail sur les films de Roland Joffe, *The Killing Fields* et *The Mission*, Chris Menges avait réussi un beau premier coup d'essai en tant que réalisateur avec *A World Apart*, un vibrant plaidoyer contre l'apartheid en Afrique du Sud qui avait remporté un Prix spécial du jury à Cannes. Son second film *Cris-Cross* ne laissa pas de souvenir impérissable.

Le voici donc qui rebondit avec *Second Best*, un poignant drame psychologique tourné au pays de Galles d'après un roman de David Cook qui a également écrit le scénario. Le récit a pour décor la bucolique campagne galloise, plus précisément un village paisible isolé du reste du monde. C'est là que vit Graham Holt (William Hurt), un homme solitaire

de 42 ans qui, en plus de s'occuper du bureau de poste local, a la charge de son père tombé en état de léthargie depuis la mort de sa femme qu'il adorait. Graham, lui par contre, n'a pas obtenu toute l'affection qu'il espérait. Fils unique complexé et maladroit, il a développé un caractère d'introverti et n'a jamais vécu de relation amoureuse. Ayant fait son deuil du mariage, Graham se met en tête d'adopter un enfant.

L'entreprise ne sera pas aisée. Un homme dans sa situation ne répond pas aux critères habituellement exigés par les services d'adoption. Sa seule chance serait de se voir confier un cas difficile. Et c'est ainsi que James (Chris Cleary Miles) entre dans sa vie. Ce gamin de dix ans, fils d'un récidiviste, vit en institution et semble clairement engagé sur la voie de la délinquance. Violent, notamment avec lui-même, il rejette toute autorité sauf celle de son père qu'il adule et avec qui il espère un jour être réuni.

Tout sépare donc Graham, l'adulte docile et serviable, de James, l'enfant rebelle et intraitable. Pour que le droit d'adoption soit accordé, il faudra que les deux s'acceptent. Com-

mence alors une période d'apprivoisement mutuel où les défenses de chacun doivent céder pour faire place à un minimum de compréhension. A ce jeu, le garçon s'avère au départ le plus fort. Graham se trouve vite confronté à lui-même, à sa propre enfance et à ses manques affectifs. C'est finalement lui qui cherchera en quelque sorte à se faire adopter par le garçon, à être choisi pour père, lui qui a toujours souffert d'en avoir manqué.

Émotions pures

Vous l'aurez compris, *Second Best* est un film qui se situe clairement sur le terrain des émotions pures et, disons-le, il flirte dangereusement avec le mélodrame. Mais Chris Menges sait mettre à profit sa grande délicatesse et son intelligence pour ne pas trop se laisser aller à un certain sentimentalisme naïf et à la complaisance. Son film qui se concentre sur les motivations psy-

chologiques des deux personnages appréhende bien les retournements de situation et les transferts d'identité qui s'opèrent. Et si Menges manie habilement l'art de l'ellipse, il manque son coup du côté des *flash-backs* qui sont trop appuyés et font sombrer le film, surtout vers la fin, dans un psychologisme forcé. L'autre réserve qu'on peut avoir vis-à-vis de son film, c'est d'être trop indulgent avec le personnage de Hurt dont la patience, la franchise, le bon jugement et la détermination paraissent exagérément inébranlables.

Ceci dit, et même s'il fait dans le bon sentiment, *Second Best* fait preuve d'une sensibilité et d'une dose d'humanité qu'il fait bon parfois ressentir au cinéma. Quant à William Hurt, il est, comme il fallait s'y attendre, plus qu'à la hauteur. Pour sa part, Chris Miles a déjà parfaitement assimilé tous les rudiments du métier pour rendre, sans fausses manières, son personnage crédible.

Wolf, un cinéaste à découvrir

PAUL BEAUCAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

L'ère du Mur de Berlin qui a séparé les deux Allemagne durant près de 30 ans a eu pour conséquence fâcheuse de priver les artistes est-allemands d'un imposant public. C'était notamment le cas de quelques cinéastes majeurs de l'ancienne République démocratique d'Allemagne, lesquels se nommaient ou se nomment Wolfgang Staudte, Konrad Wolf, Frank Beyer et Helmut Dzierba. Mais depuis la destruction du célèbre mur, les Goethe Institut du monde entier s'empressent de révéler les créations de ces réalisateurs méconnus. Le centre culturel allemand de Montréal ne fait pas exception à la règle: après avoir présenté des rétrospectives partielles des œuvres de Staudte, Beyer et Dzierba, il nous propose maintenant, et jusqu'au 16 décembre, un hommage à Konrad Wolf, que plusieurs considèrent comme le plus grand cinéaste de l'ex-Allemagne de l'Est.

On pourrait difficilement minimiser la singularité du destin de cet Allemand d'ascendance juive qui, en compagnie de ses parents, a dû quitter son pays pour fuir la montée du nazisme. Ayant émigré en URSS, Konrad Wolf adopte la nationalité soviétique. Aussi, lorsque l'armée allemande tente d'envahir le pays de Staline, Wolf riposte en combattant du côté des forces communistes. En

1945, il participe à l'invasion de l'Allemagne par les forces alliées. Cependant, il sera contraint d'y passer quatre ans. Subséquentement, il étudie le cinéma à Moscou et reprend son statut de citoyen germanique! En 1955, dans l'Allemagne occupée, Konrad Wolf donne le coup d'envoi à ce qui va s'avérer une brillante carrière cinématographique.

Il est quelque peu regrettable que l'hommage consacré à Wolf ne nous ait pas permis de voir ses deux premiers longs métrages: *Einmal ist keinmal* (1955) et *Guérison* (1956). Toutefois, il nous a donné l'occasion de visionner le surprenant *Lissy* (1957), lequel relate le drame vécu par une jeune mère de famille vivant en Allemagne lors de la prise de pouvoir d'Hitler. A travers cette œuvre de fiction, le cinéaste parvient à tracer un portrait rigoureux et nuancé du peuple allemand, durant une période sombre de son histoire. Parmi les autres réalisations susceptibles de satisfaire les cinéphiles, mentionnons: *Les Chercheurs de soleil* (1958), qui traduit la fragilité du bonheur humain, *Étoiles* (1959), lequel valut à Konrad Wolf une renommée internationale, *J'avais dix-neuf ans* (1968), un film à dimension autobiographique, *L'Homme nu sur le terrain de sport* (1974), une réflexion sur les rapports que l'artiste entretient avec le monde, et *Solo Sunny* (1980), qui décrit la vie d'une jeune femme désemparée.



Goya, un film de Konrad Wolf réalisé en 1971.

Didier Farré présente
SYLVIE VARTAN
MICHEL PICCOLI **TCHEKY KARYO**
L'Ange Noir
un film écrit et réalisé par **JEAN-CLAUDE BRISSEAU**
DÈS LE VENDREDI 11 NOVEMBRE

cadm
Conservatoire
d'art dramatique
de Montréal
Studio-théâtre Jean-Valecourt
100, rue Notre-Dame Est
(métro Champ-de-Mars)
Le 29 octobre à 14 h et 20 h
du 30 octobre au 2 novembre à 20 h
Réseau ADMISSION 790-1245
Billets : 3,50 \$ (1,50 \$: fonds de secours
des élèves et 2,00 \$: frais de billetterie)
Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications
Québec

"Deux heures de pur délice...
À savourer goulument!"
— Huguette Roberge, LA PRESSE
"Amusant, captivant, fougueux!"
— Valérie Letarte, SALUT, BONJOUR!
SOPHIE MARCEAU
PHILIPPE NOIRET
CLAUDE RICH
SAMI FREY
La fille de d'Artagnan
un film de **BERTRAND TAVERNIER**
G
CITE
DES JARDINS 849-FILM
CARREFOUR LAVAL 849-FILM
BOUCHERVILLE 484-4404
aussi à Sherbrooke,
Trois-Rivières, Joliette

"... UNIQUE
... DOUX-AMER,
VITRIOLIQUE
ET TENDRE,
DUR ET DRÔLE."
— Eric Fourlanty, VOIR
"... ÉNERGIQUE
... INCENDIAIRE!"
— Odile Tremblay, LE DEVOIR
"... DRÔLE,
INTRIGUANT,
ÉMOUVANT!"
— L'EXPRESS
**Pas très
catholique**
AVEC
ANÉMONE
G
CFL
105,7 fm
DES JARDINS 849-FILM
DISTRIBUTION

Toujours
LE N° 1 AU BOX-OFFICE EN AMÉRIQUE!
Rob Salem, TORONTO STAR
"★ ★ ★ ★ ★"
Pulp... n'est pas juste L'UN DES 10 MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE:
C'est LE MEILLEUR! Tout ce que vous avez entendu d'osé et d'outrancier est VRAI.
On y ressent plus de "THRILLS" qu'en montagnes russes."
Bruce Kirkland, TORONTO SUN
"★ ★ ★ ★ ★"
UNE ODYSSÉE CINÉMATOGRAPHIQUE INCROYABLE, DU PLAISIR À LA TONNE!
Tarantino fait plus que réinventer le cinéma américain, il réénergise toute l'industrie!"
TIME MAGAZINE
"UN DIRECT AU COEUR QUI VOUS ELECTROCUTE SUR-LE-CHAMP!
'PULP FICTION' DOMINE ET DE LOIN TOUS LES AUTRES FILMS DE L'ANNÉE."
Éric Fourlanty, VOIR
"CE TOUR DE FORCE LUCIDE ET JUBILATOIRE DE DEUX
HEURES ET DEMIE EMPOURTE TOUT SUR SON PASSAGE!
C'est la planète Tarantino propulsée hors de l'orbite hollywoodienne
avec des dialogues à couper au couteau et l'énergie d'un show rock."
LE MONDE
"LE TYPE MÊME DE CONTE DE FÉES HOLLYWOODIEN
NAPPÉ DE VITRIOL ET PARFUMÉ AU GAZ HILARANT."
LOS ANGELES MAGAZINE
"VOUS N'AVEZ RIEN VU
QUI RESSEMBLE À
PULP FICTION:
C'EST LE «CITIZEN KANE»
DES FILMS D'ACTION.
TARANTINO NOUS COUPE LE
SOUFFLE À TOUS!"
LIBÉRATION
"LA CLASSE
TARANTINO... AUSSI
TORDANT QUE TORDU.
Une idée jouissive du cinéma.
Des dialogues à grimper aux rideaux
et une manière d'agencer le récit à
réveiller les morts!"
16
ANS
VIOLENCE
LANGAGE
VULGAIRE
PULP FICTION
VERSION FRANÇAISE FICTION PULPEUSE
un film de **Quentin Tarantino**
JOHN TRAVOLTA **SAMUEL L. JACKSON** **UMA THURMAN** **HARVEY KEITEL**
TIM ROTH **AMANDA PLUMMER** **MARIA DE MEDEIROS** **VING RHAMES**
ERIC STOLTZ **ROSANNA ARQUETTE** **CHRISTOPHER WALKEN** **BRUCE WILLIS**
MIRAMAX
ALLIANCE
BERRI 1200 rue St-Denis
LE DAUPHIN 849-FILM
2295 Beaubien est
LANGELIER 255-5551
Carrefour Langelier
GALLERIES LAVAL 849-FILM
1545 boul. Le Corbusier
BROSSARD 849-FILM
6000 boul. Taschereau
TERREBONNE 471-8444
1200 rue St-Denis
STE-THERÈSE 979-4444
1800 boul. D'Anjou
ST-JEROME 436-5944
Carrefour du Nord
LAISSÉ-PASSER
REFUSES
aussi en version originale anglaise au FAUBOURG, LACORDAIRE, CÔTE-DES-NEIGES,
POINTE-CLAIRE, DORVAL et CARREFOUR LAVAL

La souffrance en deux temps

L'INSTANT ET LA PATIENCE

ET

LES YEUX DU CŒUR

De Bernard Emond et de Martin Duckworth et Glen Salzman: deux moyens métrages documentaires québécois en primeur au cinéma Parallèle, du lundi 31 octobre au dimanche 6 novembre à 19h.

JEAN-CLAUDE MARINEAU

Deux documentaires d'une rare intensité émotionnelle font escale à partir de lundi prochain — et pour une semaine seulement — sur le petit écran du Parallèle. Leur singularité et leur force respective sont telles qu'il y a lieu de se demander si leur présentation en programme double est une aussi bonne idée qu'il y paraît à première vue. Un seul film à la fois à absorber et à réfléchir, on se dit que ce serait déjà pas mal, car ils sont du genre à demander un peu de silence à la sortie. Mais en même temps, pourquoi faire la fine bouche quand tant de générosité s'offre en partage?

L'Instant et la Patience entretient une parenté étroite avec la veine qu'inaugurait le même Bernard Emond il y a deux ans avec son magnifique *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces*. Même souci de témoigner du parcours de ceux qui vivent leur vie humblement, sans faire de vagues, face à la mort qui nous attend tous; même regard tendre du réalisateur s'alimentant aux sources les plus diverses, y compris aux marges de la fiction et aux traces des disparus; même qualité évocatrice d'un texte qui sait en dire juste assez par-delà des images qui disent déjà presque tout: voilà le grand art que pratique Bernard Emond face à ses sujets sensibles.

D'entrée de jeu, le film se positionne dans un registre intime. Comme si on allait feuilleter doucement une

partie de l'album de famille, à la fois du point de vue du fils cinéaste et de sa mère décédée récemment. Ce fils qui, par touches successives parsemant tout le film, évoque avec précision et retenue les derniers moments de la vie de sa mère, c'est celui-là même qui se penche dans le même mouvement sur le sort de celles qui, au soir de leur vie, acceptent de parler de leur vision de la vie encore à venir. L'une souffre en espérant une délivrance prochaine, une autre cherche à préserver à tout prix une autonomie sans laquelle elle ne serait plus elle-même, une autre encore, que la maladie n'a pourtant pas épargnée, nous donne sans cesse chercher à le faire une leçon d'humilité sur le sens de la souffrance. Et derrière tous ces portraits se tient ce fils discret, attentif, qui n'hésite pas à poser hors champ les vraies questions sur ce qui reste, une fois la vie presque éclose.

Au total, il se dégage de ce film en forme de monument à la vieillesse une douceur et une lucidité très touchantes que le rythme du montage, la musique et la conception sonore accentuent juste là où il faut. On n'en ressort peut-être pas nécessairement rassuré sur les difficultés qu'apporte le grand âge, mais le sens de notre humanité, cette espèce de gratitude qu'on peut parfois éprouver d'appartenir au genre humain, s'en trouvent certainement confortés. Parce que ce film, au fond, parle de ce qui compte vraiment quand tout le reste fuit le camp.

D'une toute autre facture est l'autre film présenté en première partie de ce programme double, bien qu'il s'ouvre étrangement sur un plan crépusculaire très semblable à l'un de ceux qui inaugurent *L'Instant et la Patience*. Mais là où le regard de Bernard Emond se fait discret, attentif et

posé, celui de Duckworth-Salzman est plus tendu, plus nerveux, plus indiscret aussi. Seroit-ce que le sujet appelait naturellement un tel traitement? Il faut en douter, même si on peut comprendre que des cinéastes se sentent attirés par une facture expressionniste face au sujet très trouble de la maladie mentale.

Pendant près de deux ans, les cinéastes ont côtoyé Diane à l'hôpital Louis-H.-Lafontaine, où elle participe activement à un atelier d'art thérapeutique. Dès le départ on est projeté dans la violence de sa perception du monde, qui s'exprime ici tant graphiquement que par le récit qu'elle nous livre de quelques épisodes de son enfance. Il est immensément troublant d'assister à ces moments de vérité, et il faut savoir gré aux cinéastes d'avoir eu le cran de filmer ces témoignages, entre autres parce qu'ils nous permettent ainsi de comprendre un peu mieux les causes d'une telle souffrance. Mais était-il vraiment nécessaire d'intercaler ça et là des plans furtivement tournés d'autres patients déambulant dans les corridors de l'institution — étant donné que ce genre d'images ne fait que renforcer les clichés les plus répandus sur la maladie mentale? De même, était-il vraiment nécessaire de concevoir une bande sonore qui joue démesurément de la désarticulation, quand déjà le propos prend toute la place?

Voilà des questions qui touchent à l'éthique du cinéma documentaire quand la vie tout à coup s'agrandit sous nos yeux. Quel point de vue adopter sur la souffrance des autres, et comment en rendre compte à travers le filtre inévitable d'une interprétation? Ces films, à leur manière, balisent le territoire d'une manière qui nous fait comprendre que ces enjeux sont toujours d'actualité, et que si le genre documentaire est toujours bien vivant au cinéma, c'est que des cinéastes répondent encore courageusement à l'appel du réel. Ça vaut bien un petit détour par le Parallèle dans les jours qui viennent.

Valse noire



Regarde les hommes tomber, un film de Jacques Audiard.

REGARDE LES HOMMES TOMBER

Réal.: Jacques Audiard. Scénario: Alain le Henry et Jacques Audiard, d'après le roman *Triangle de Teri White*. Avec Jean-Louis Trintignant, Jean Yanne, Mathieu Kassovitz, Bulle Ogier, Christine Pascal. Image: Gérard Sterin. Musique: Alexandre Desplat. 1h40.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Comment passer de l'écriture à la réalisation sans vous casser le nez? Il faudrait demander le secret à Jacques Audiard qui signe un de ces films français hors des ornières du genre en venant renouveler le polar psychologique en son pays.

Gabin disait qu'un film réussit, c'est trois choses: un bon scénario, un bon scénario et un bon scénario. *Regarde les hommes tomber* semble lui donner raison. Cette mécanique intelligente tient vraiment aux rouages bien huilés de l'intrigue, aux fins dialogues jamais bavards. Jacques Audiard, qui avait signé notamment le scénario de *Mortelle Randonnée*, était un vieux routier

de l'écriture qui, pour ses premiers pas de réalisateur, manifeste une étonnante maîtrise dans la construction, ou plutôt la déconstruction d'un film.

Regarde les hommes tomber est une œuvre à lire entre les lignes, pudique, intelligente, un peu diabolique, totalement noire et peuplée de non-dits, de sous-entendus, de destins entrecroisés, de temps chevauchés, de surprises amorcées. Au début, les blocs ont un peu de mal à s'emboîter, puis le mobile se met en place et on est vite fasciné par ces recoupements, ces collages, ces retournements d'intrigues qui sont la matière du film.

C'est une variation sur le thème vieux loup-jeune loup, un regard sur des rapports masculins intimes, flirtant avec l'homosexualité, mais explorant surtout les zones d'ombre des relations entre maître et apprenti, avec les dépendances émotives réciproques qui s'y greffent.

L'intrigue commence sur des coups de feu. Un jeune policier est abattu sous les regards du vieux flic (Jean Yanne) avec qui il fait équipe. Et, tout en veillant son coma, tout en coupant les ponts avec sa propre vie privée et professionnelle, il se met en chasse des meurtriers.

Retour en arrière. Nous voici deux ans plus tôt dans le sillage de Marx, un joueur, un bandit à la petite semaine au bord de l'itinérance (remarquable Jean-Louis Trintignant) et de Johnny (Mathieu Kassovitz), simple d'esprit affectueux qui l'admire, le suit

partout, l'aime d'un amour pur et fatal. Il l'aime tellement que le jour où pour rembourser une dette de jeu Marx doit devenir tueur à gages, Johnny s'offre pour accomplir la besogne à sa place. Et voici le gentil garçon devenu assassin sans avoir rien perdu de sa candeur amoureuse. Voici aussi son mentor qui l'exploite et le protège tout à la fois, un peu pataud, reconnaissant entravé par une virilité qui lui coupe ses moyens d'expression.

C'est pu être un polar comme les autres, mais la construction en époques superposées est comme une valse à deux temps bien orchestrée. Jacques Audiard explore en sous-texte les liens étranges tissés entre handicapés émotifs d'espèces différentes, ces profils d'hommes aux prises avec la tendresse sans avoir de mot à mettre sur les émotions qui leur tombent dessus. Le personnage du policier justicier interprété par Jean Yanne est particulièrement troublant de pulsions mal identifiées, mal résorbées, crevant la surface de ses comportements comme des bulles.

On pense à *Des souris et des hommes* de Steinbeck, à cause du couple fin finaud-simple d'esprit formé par le duo Trintignant-Kassovitz. Est-ce ainsi que les hommes vivent? Yanne et Trintignant sont comme deux vieux mâles blessés de mille combats programmés dès le départ pour un affrontement frontal, avec un innocent en enjeu et une issue nécessairement fatale. Un film très noir, brillant, troublant.



L'Orchestre symphonique
du Conservatoire de musique de Montréal

et
Raffi Armenian
présentent

WEBER, MARTIN, SRIABINE ET BEETHOVEN

le jeudi 3 novembre à 20 h
École Le Plateau
3700, rue Calixa-Lavallée
Montréal

le dimanche 6 novembre à 14 h 30
Salle Claude-Champagne
220, avenue Vincent d'Indy
Montréal

ENTRÉE LIBRE

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Québec

DANSE PARTOUT
LA COMPAGNIE DE DANSE CONTEMPORAINE DE QUÉBEC

Luc Tremblay
directeur artistique et chorégraphe



Vendredi
et samedi
4 et 5 nov.
1994,
20 heures

CENTRE
PIERRE
PÉLÉADEAU
SALLE
PIERRE MERGURE

Billets en vente au : Centre Pierre Péladeau, Salle Pierre-Mercure,
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
(Québec) H2X 3X6, 987-6919

LE CHARME PERSISTE MAIS N'OPÈRE PLUS
...Une œuvre de maturité, entre audace et sagesse...
un opéra baroque et pourtant actuel... ce ballet est impressionnant
de force contrôlée...

Le Groupe Danse Partout est subventionné par
le Conseil des arts et des lettres du Québec,
le Conseil des Arts du Canada et
le Bureau des arts et de la culture
de la Ville de Québec.

PROMUSICA
Le 31 octobre 1994, à 20 h 00

LE «NETHERLANDS WIND ENSEMBLE»
Mozart Sérénade en si bémol majeur K. 361 dite «Gran Partita»
Dvorak Sérénade en ré mineur op. 44

Un rabais de 15% sera accordé aux 200 premières personnes qui se procureront un billet au coût de 22 \$.

PASSE PARTI ING CANADA CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL

Information: Pro Musica, 845-0532
Billets: 22 \$, 17 \$, 10 \$ (étudiants), taxes incluses (redevance en sus)

Théâtre Maisonneuve Place des Arts Réservations téléphoniques: 514 842-2112 Frais de service Redevance de 1,25 \$ + Taxes sur tout billet de plus de 10 \$

OM
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
AGNÈS GROSSMANN

ANTONÍN DVORÁK

Musique de cœur, de passion et d'esprit

Ouvertures:
Dans la nature, op. 91
Carnaval, op. 92
Otello, op. 93

Concerto pour violoncelle en si mineur, op. 104

Chef d'orchestre: Agnès Grossmann
Soliste: Shauna Rolston, violoncelle

Le lundi 7 novembre 1994
20h00

Une invitation de:
KPMG
Comptables agréés

Billets en vente à la PMA / 842 2112 et Réseau Admission / 514 790 1245 Redevance et frais de service

Orchestre Métropolitain 801, rue Sherbrooke Est, bureau 509, Montréal (514) 598-0870

L'un des plus grands de la chanson latino-américaine
en concert à Montréal

PABLO MILANES

le 8 décembre 1994
à 20h00
Église St-Jean-Baptiste
Rachel / Henri-Julien
Prix: 25 \$ (taxes incl.)

EN VENTE:

RÉSEAU ADMISSION + frais de service
Tél.: 790-1245 / Ext.: 1-800-361-4595

Boulangerie El Refugio
4648 boul. St-Laurent, Mtl
Librairie Las Américas
10, rue St-Norbert (angle St-Laurent), Mtl

Une production DCALC avec l'appui de nos commanditaires:

LE DEVOIR HOWARD JOHNSON
cubana airlines Hôtel-Plaza Montréal CEQ

Café Tango

Présente deux soirées tango
SPECTACLE-BÉNÉFICE

pour
Assistance aux femmes de Montréal
Maison d'hébergement pour femmes et enfants
victimes de violence conjugale

Les 4 et 5 novembre 1994 à 22 h 30

Chorégraphes:
Anne-Marie Duquette, Carol Horowitz,
Mireille Painchaud et Danielle Sturk

Animatrices:
Francine Ruel et
Dominique Lajeunesse
et artistes invités

Entrée:
15 \$ — Places limitées
Billets en vente
à l'avance au
Café tango

4848, boulevard Saint-Laurent
porte côté nord 285-4848

LE DEVOIR Ouvert du jeudi au dimanche à partir de 21 h 30

ARTS

MUSIQUE CLASSIQUE

Michael Laucke et la passion du flamenco

L'élève d'Andres Segovia en concert ce soir même à la Place des Arts

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Le guitariste Michael Laucke aimait bien entendre Henri Bergeron prononcer son nom à la française, une langue que le guitariste montréalais parle parfaitement, comme d'ailleurs l'anglais, l'espagnol, le yiddish... et l'espagnol, bien entendu, puisqu'il est devenu un spécialiste du flamenco.

Cet artiste beau comme un dieu, simple comme bonjour malgré sa vaste culture artistique et musicale puisée auprès des grands — surtout chez son maître, le regretté Segovia — rayonne d'un optimisme intelligent et il ne se cache pas pour exprimer sa joie de vivre. «Je suis un homme chanceux. J'ai toujours su me mettre dans des situations de bonheur et profiter abondamment des conseils de mes aînés. Le hasard m'a aussi fort bien servi.»

Étudiant à New York, il partage ainsi sa piaule avec Paco de Lucia qui l'initie au flamenco: il se passionne pour cette musique et finit par jouer à la Maison-Blanche, invité par un sénateur mélomane profondément amoureux de ce genre de musique.

Cette trajectoire bien particulière, Michael Laucke l'avait déjà pour ainsi dire programmée dans sa jeunesse, comme chef du groupe rock Les Quatre Français («et j'étais le seul à parler cette langue», nous dit-il en riant) qui fit la première américaine du fameux spectacle des Beatles au Forum en 1964. «Cette audience allait me projeter dans un tourbillon de mondanités jusqu'au jour où je suis tombé littéralement amoureux de la musique classique et aussi de ce que j'appellerai son prolongement.»



Michael Laucke

PHOTO ARCHIVES

Le travail, le hasard et la chance

Cet irrésistible beau parleur, «distrairement» conscient de la séduction qu'il exerce dans son entourage, redevient sérieux et passionné pour nous parler du flamenco qu'on a l'habitude d'associer — «quelle horreur et quelle erreur!» — à de la musique de taverne ou de folklore.

«Il ne faut pas oublier, poursuit-il, que le répertoire de la guitare classique est le deuxième plus important, après celui de la musique d'orgue. Cet instrument a considérablement évolué au cours des ans: ne devient pas guitariste qui veut! Moi j'ai mis au moins quinze ans à maîtriser cet instrument, à raison de neuf à dix heures par jour.»

Pour ce faire, il admet avoir été fort motivé puisqu'il a étudié avec le très célèbre Andres Segovia que l'on a déjà qualifié de «Beethoven du flamenco». Segovia l'a pris sous son aile et quelques mois avant sa mort, c'est Michael qu'il a choisi pour participer à une classe de maître dans le film intitulé *Segovia-Metropolitan Museum: a Master Class* et présenté au réseau PBS. Le doyen jusqu'à tout récemment de l'époque des sept ou huit guitaristes classiques dans le monde reconnaissait en Michael Laucke un émule, n'hésitant pas à le recommander et à le présenter aux grands interprètes. Avec son ami de jeunesse, Paco de Lucia, il a donné un concert en hommage à la pianiste Alicia de Larrocha et la cantatrice Victoria de Los Angeles, l'un des événements courus du jet-set mais également des véritables mélomanes bien nantis — et ils sont légion — qui passent leur temps à suivre les artistes qu'ils aiment, qu'ils se produisent à New York, à Montréal, à Pékin ou à Londres.

Michael Laucke avoue appartenir à cette classe de privilégiés et possé-

der un petit château de neuf pièces en Espagne! «J'ai cependant gagné mes galons à force de travail et chose étrange, plus je travaille plus je suis chanceux! Je joue rarement seul, car j'aime partager avec mes musiciens, j'ai besoin de cette convivialité. Pour le spectacle tout flamenco que je donne présentement à travers le monde — celui qu'il présente une seule fois ce soir au Théâtre Maisonneuve de la PdA — je serai entouré de neuf musiciens, chanteurs et danseurs dans un programme renouvelé à 90 %».

Car Michael Laucke fait salle comble chaque année à Montréal, un constat qu'il n'a aucun complexe à attribuer au sentiment qu'il éprouve de faire une musique qui «apporte un supplément d'âme», dit-il avec la conviction de celui qui connaît sans doute bien le philosophe Bergson mais aussi tout de Villa-Lobos, Albéniz, Granados, de Manuel de Falla et aussi de son éternel mentor Paco de Lucia.

Il jouera aussi de ses propres compositions dont quelques-unes dédiées à sa grand-mère à qui il vouait une véritable admiration au point de venir vivre avec elle à Montréal jusqu'à sa mort récente, à cent ans! «Seule la musique me console du départ de cette femme qui m'a élevé et m'a tout donné, nous dit Michael Laucke avec une triste sourire. Vous savez, la guitare a une capacité d'expression des sentiments très profonds, elle qui sait prolonger les notes jusqu'à ce qu'elles meurent de façon parfaite.»

Je l'avoue, entendre ce beau musicien parler ainsi de son art et de sa passion pour le flamenco a été un cadeau du ciel en cet après-midi d'automne, glorieux lui aussi de surcroît. Et cela me convainc de ne pas rater le rendez-vous avec Michael Laucke ce soir à la Place des Arts.

Paul Sacher en visite à Montréal

L'éminent et vénérable chef d'orchestre suisse Paul Sacher âgé de 88 ans sera en visite à Montréal la semaine prochaine, l'invité de l'Université McGill.

Il dirigera l'orchestre symphonique ainsi que le Groupe vocal et le chœur universitaire de cette institution le vendredi 4 novembre à 20h à la basilique Notre-Dame. On pourra entendre deux œuvres de son compatriote Arthur Honegger (1892-1955), la symphonie n° 3 dite «liturgique» écrite en 1945-1946 ainsi que la grande œuvre chorale *La Danse des morts* pour récitant, en l'occurrence Albert Millaire, baryton, soprano, alto, orgue et orchestre sur un texte de Paul Claudel. L'entrée à ce concert est gratuite.

Paul Sacher dont la dernière visite à Montréal remonte à l'Expo 1967, a fondé l'Orchestre de chambre Bâle en 1926 consacré à la musique ancienne et contemporaine inconnue et souvent oubliée. En 1933, il a créé un institut de recherche et d'interprétation de musique ancienne sur instruments d'époque. Il a fait de nombreuses tournées avec l'orchestre de chambre de Zurich, il fut chef invité dans presque toutes les grandes villes d'Europe et dans tous les plus prestigieux festivals. Il a aussi mis sur pied une fondation qui porte son nom et qui possède des recueils de manuscrits musicaux des plus grands compositeurs du XX^e siècle.

En plus du concert du 4 novembre, Paul Sacher donnera une conférence sur Bela Bartok à 16h30 le mardi 1er novembre à la salle Pollock et le lendemain il recevra un doctorat honorifique en musique de McGill. Le public est cordialement invité à tous ces événements gratuits.

Marie Laurier

Écoutez la différence

Semaine du 29 octobre
au 4 novembre 1994

SRC Radio FM

samedi 29 octobre

6 h 04 LA GRANDE FUGUE

Musique du matin, calendrier des événements musicaux et des émissions à souligner pour le week-end. Le samedi et le dimanche, le RADIOJOURNAL à 8 h. Une émission de Gilles Dupuis.

10 h CHRONIQUE DU DISQUE

Les dernières parutions commentées par des musiciens et des critiques éclairés. Anim. Colette Mersy. Réal. Johanne Goyette.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 L'OPÉRA DU SAMEDI

Die Walküre de Wagner. Distr. Wolfgang Schmidt, Falk Struckmann, Eric Halvarsson, Ekkehard Wlaschka, Deborah Polaski, Anna Linden, Hanna Schwarz, Birgitta Svenden, Violella Urmana, Frances Ginner, Joyce Guyer, Sarah Fryer, Jane Turner, Choeur et Orchestre du Festival de Bayreuth 1994, dir. James Levine. Invité : Claude Vaillancourt. En complément de programme : Antoine Padilla et Réal Laroche. Anim. Jean Deschamps. Réal. Maureen Frawley.

18 h RADIOJOURNAL

18 h 30 MUSIQUE À LA CLÉ DES CHAMPS

Une visite en musique de sites, de régions ou de pays qui ont inspirés nombre d'œuvres. Une émission d'André Vigeant.

19 h LE PETIT CHEMIN

Musique classique, chansons, jazz et folklore, poésies et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps.

21 h JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TES MOTS

Exploration vocale, musicale et sonore à partir de textes suggestifs (poésie, théâtre, roman, nouvelles, correspondance, cinéma). Avec Cynthia Dubois et Alexandre Hausvater. Une émission de Cynthia Dubois.

22 h JAZZ SUR LE VIF

The Chico Hamilton Band en direct du Yardbird Suite à Edmonton. Anim. Michel Charron. Réal. René Charrier. Réal.-coord. Daniel Vachon.

23 h CHANTS MAGNÉTIQUES

Concert du trio Braaxtaal présenté par la Radio-Télévision suisse le 1^{er} décembre 1993. Présent. Michel F. Côté. Réal. Mario Gauthier.

0 h 04 VOYAGE DE NUIT

Parcours d'intériorisation, de méditation, de détente. Anim. Anne Morency. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 1 h 58, émissions en reprise.

dimanche 30 octobre

6 h 04 LA GRANDE FUGUE

10 h POUR LE CLAVIER

Enrique Granados. *Dances espagnoles* n° 4, 2, 5 et 8, *Zapateado*, *Zambra* et *Allegro* de concert. Anim. Jean Deschamps. Réal. Michèle Patry.

11 h LES VOIX DU MONDE

À la découverte de Jan Pieterszoon Sweelinck : œuvres de Binchois, de Rore, de Gombert et de Sweelinck. Anim. Marc-André Doran. Réal. Benoît Marneau.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 L'ÉCRAN SONORE

Magazine sur l'actualité musicale et les arts de la scène. Anim. Francine Moreau. Réal.-coord. Michèle Vaudry.

13 h 30 CONCERT DIMANCHE

Orchestre symphonique du Saguenay/Lac-Saint-Jean, dir. Jacques Clément; Sylviane Deferne, p. : *Concertante pour petit orchestre*

d'Appelbaum; Concerto n° 2 de Chopin et *Symphonie* n° 8 de Beethoven. Anim. Lyne Boily. Réal. Jean-Marc Gagnon. Réal.-coord. Michèle Vaudry.

15 h LITTÉRATURES ACTUELLES

L'Italie. En ce premier anniversaire de la mort de Federico Fellini, interview avec la poète Jacqueline Risset, amie du réalisateur. Portrait de Giorgio Manganelli par Dominique Garand. Jacques Brault commente le petit livre d'Eugénio Montale, *La Poésie n'existe pas*, et Louise Dupré nous fait connaître Maria Luisa Spaziani, dont le livre *Jardin d'été palais d'hiver*, *Choix de poèmes 1954-1992* vient de paraître en français. Une découverte : Giuseppe Bonaviri, auteur de *La Dormeille*. Une émission de Stéphane Lépine.

16 h 30 TRIBUNE DE L'ORGUE

Récital de Jean-Guy Proulx donné à la Chapelle des Frères maristes, à Iboville. Anim. Michel Keable. Réal. Jacques Bouchard.

17 h 30 AL DENTE

Choix musical varié pour agrémenter votre souper. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicotte.

18 h RADIOJOURNAL

18 h 10 AL DENTE (suite)

19 h LES JEUNES ARTISTES

Frédéric Bednarz, v.l., Nicolas Larin, p. : *Sérénade mélancolique* de Tchaïkovski; *Sonate* et *Sonatine* de Ravel; *De mon pays natal* de Smetana. Anim. Mario Paquet. Réal.-coord. Michèle Patry.

20 h CORRESPONDANCES

Tribune de l'actualité culturelle et des faits de société dans les quatre pays membres de la Communauté des Radios publiques de langue française. Anim. Florian Sauvageau. Réal. André Corriveau.

20 h 30 MUSIQUE ACTUELLE

Magazine d'information sur la création et la diffusion de la musique actuelle. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.

22 h JAZZ SUR LE VIF

John McLaughlin. Anim. Francine Moreau. Réal. Dominique Soutif. Réal.-coord. Daniel Vachon.

23 h RADIOS D'EUROPE

Marcel Michellod, chanoine à Fribourg. Mise en ondes : Odette Brosseau.

0 h 04 ÉMERGENCES

Lieu d'inspiration et de méditation sur les valeurs spirituelles de notre époque. Choix de lecture : Francine Marchand. Anim. Richard Cummings. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 2 h 03, émissions en reprise.

lundi 31 octobre

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

À votre réveil, une présence, une voix, un sourire, un regard sur les activités du jour, rythmé par la musique et les calendriers culturels provenant des régions. Du lundi au vendredi, le RADIOJOURNAL à 7 h et à 8 h. Anim. Carole Trahan. Réal. Diane Maheux.

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Anniversaire du claviciniste Colin Tilney, né en 1933. Anim. Danielle Charbonneau. Réal. Johanne Goyette et Mario Gauthier.

11 h EN SCÈNE

1^{re} partie : magazine de l'actualité théâtrale. 2^e partie : *Wolfgang, à son retour*, nouvelle de Michel Tremblay extraite du recueil *Contes pour buveurs attardés*. Interprété : François Desalliers. Anim. Michel Vais. Réal. André Major et Lucie Ménard.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 MIDI-CULTURE

Magazine sur l'actualité culturelle nationale.

Chron. Michel Vais (théâtre), Jean-Claude Marneau et Francine Laurendeau (cinéma), Gilles Daigneault (arts visuels) et Francine Moreau (musique). Anim. Réjane Bougé. Réal.-coord. Claude Godin.

12 h 30 LA CORDE SENSIBLE

Pour entendre vos œuvres préférées, écrivez-nous à *La Corde sensible*, Société Radio-Canada, 14^e étage, 1400, boul. René-Lévesque Est, Montréal (Québec) H2L 2M2, ou appelez-nous au (514) 597-6179 (nous acceptons les frais d'appel). Anim. André Vigeant. Réal. Laurent Major.

13 h 30 LES FEUX DE LA RAMPE

Mariana Paunova, cont., Richard Eaton Singers, Ukrainian Dnipro Ensemble of Edmonton, Orchestre symphonique d'Edmonton, dir. Uri Mayer : *Valses nobles et sentimentales* de Ravel; *La Mer* de Debussy; *Alexandre Nevsky* op. 78 de Prokofiev. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois.

15 h 15 CARTE BLANCHE

Un choix d'œuvres musicales sur disque de vinyle, disque compact et bande magnétique. Une émission de Georges Nicholson.

17 h 05 LE BIOGRAPHIE ET SA PASSION

Inv. Jean Chalon, auteur de *Liane Pougy, courtisane, princesse et sainte*. Anim. Denise Bombardier. Réal. Claude Godin.

17 h 30 RADIOJOURNAL

17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

Vignettes radiophoniques pour voix d'enfants ou d'adultes, effets sonores, musique... ou le monde selon les enfants. Une émission de Cynthia Dubois.

18 h LA FARANDOLE

Sidney Bechet. Avec ses complices, il improvise sur les thèmes de *Honeysuckle Rose*, *On the Sunny Side of the Street*, *Jazz Me Blues* et *C Jam Blues*. 2^e partie : Jazz impro avec Keith Jarrett, p. Paul Motian, batt. et Gary Peacock, cb. Au programme : *Basin Street Blues*, *Chandra*, *Bye Bye Black Bird* et *Indiana*. Une émission de Janine Paquet.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

L'Halloween. Une émission d'Elizabeth Gagnon.

20 h RADIO-CONCERT

Orchestre baroque de Fribourg, Petit Chœur de la RIAS, dir. Marcus Reed; Lynne Dawson et Julia Gooding, sop., Michael Chapple, haute-contre; John Mark Ainsley, t., Jonathan Best, b. : *The Fairy Queen* de Purcell. Anim. Michel Keable. Réal. Odile Magnan. Réal.-coord. Christiane LeBlanc.

22 h 30 TRAVERSES

Voir et entendre, par une série de « lieux », de « modes d'être » et de quelques « immatérielles », ce qui tient l'âme de notre temps. Une émission de Jean-Pierre Denis.

22 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

23 h X Y JAZZ

De Vancouver, André Rhéaume explore toutes les époques du jazz et la production canadienne. Réal. Dominique Soutif. Réal.-coord. Daniel Vachon.

0 h 04 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... suivi d'émissions en reprise

mardi 1^{er} novembre

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Anniversaire du chef d'orchestre Eugen Jochum, né en 1902.

11 h DOCUMENTS

Géographies du monde. Une manière de voyager, une occasion de rêver en compagnie d'Henri Dorion, géographe. *Le monde en musique*. Réal. Lise Létourneau.

11 h 30 ATELIER DE CRÉATION

RADIOPHONIQUE

Une annonce dans le journal d'Elizabeth Bourget. Coméd. Marie-France Marcotte et Christian St-Denis. Réal. Jean-Pierre Saulnier.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 30 LA CORDE SENSIBLE

13 h 30 LES FEUX DE LA RAMPE

Dominique Visse, haute-contre; Bruno Boterf et Paul de Los Cobos, t., François Fauché, bar., Marc Busnel, b., Eric Bellocq, luth, Ensemble Clément Janquin, dir. Dominique Visse : *Chansons françaises et italiennes de la Renaissance*. Œuvres de Janquin, de Josquin des Prés, de Lafont, de Costeley, de Le Petit, de Paladini, de Lejeune, de Bertrand et de De Lassus.

15 h 15 CARTE BLANCHE

17 h 05 PASSAGES

Examiner le rapport entre le temps et la culture. Anim. Georges Leroux. Réal. François Ismert.

17 h 30 RADIOJOURNAL

17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

18 h LA FARANDOLE

Concerto pour luth et cordes RV 93 et *Concerto pour mandoline et cordes* RV 425 de Vivaldi; *Capriccio* Suite de Warlock; *Caprice* no 24 de Paganini. Le pianiste de jazz Monty Alexander improvise sur le thème de l'Ave Maria de Schubert et sur quelques *Negro Spirituals*.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

Emission consacrée à Georges Moustaki, qui a eu 60 ans cette année.

20 h RADIO-CONCERT

En direct de la Place des Arts à Montréal. Orchestre symphonique de Montréal, dir. Charles Dutoit; Louis Lortie, p. : *Suite Scythe* op. 20 de Prokofiev; *Concerto* n° 2 de Beethoven; *Symphonie* alpestre de R. Strauss. Anim. Michel Keable et Françoise Davoine. Réal. Richard Lavallée et Brigitte Lavoie.

22 h RADIOJOURNAL

22 h 10 TRAVERSES

22 h 30 X Y JAZZ

0 h 04 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... suivi d'émissions en reprise

mercredi 2 novembre

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Anniversaire du compositeur Francis Dhomont, né en 1926.

11 h LANGUE ET ESPACE FRANCOPHONE

L'aventure linguistique au Québec et dans le monde francophone : identités culturelles, régionalismes, institutions et politiques linguistiques. Anim. Guy Rochette. Réal. Jean-Pierre Saulnier.

11 h 45 ÉNIGMES EN DIRECT

Complices, de Bernard Dansereau. Un jeune voleur fait la connaissance d'une adolescente délinquante. Distr. Carl Béchard, Monique Spaziani et Pierre Curzi. Musique : Gabriel Thibodeau. Réal. Line Meloche.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 30 LA CORDE SENSIBLE

13 h 30 LES FEUX DE LA RAMPE

Hommage à Alfred Laliberté. Marc-André Hamelin, p. : *Sonate en mi bém. min.* de Dukas; *Mémoires oubliées* op. 38 n° 1 à 3 de

Medtner; *Sonate-Fantaisie* n° 2 op. 19 et *Sonate* n° 5 op. 53 de Scriabine.

15 h 15 CARTE BLANCHE

17 h 05 LE LIEU COMMUN

Regard sur l'imaginaire dans l'ordinaire. L'objet le plus commun sert de point de départ à des envolées philosophiques et poétiques. Anim. Serge Bouchard et Bernard Arcand, anthropologues. Réal. François Ismert.

17 h 30 RADIOJOURNAL

17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

18 h LA FARANDOLE

Johann Adolph Scheibe (1708-1778), un musicien à découvrir à travers ses sinfonias. Rossini à travers ses 1^{re} et 3^e *Sonates pour cordes* et un récent enregistrement du *Barbier de Séville*.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

Demandes spéciales des auditeurs.

20 h RADIO-CONCERT

Festival de musique de chambre de Vancouver 1994. Le pianiste Richard Raymond, les violonistes Martin Beaver et Scott St-John, et le Quatuor Borromeo. Anim. Sylvia Lévesque. Réal. Christiane LeBlanc.

22 h RADIOJOURNAL

22 h 10 TRAVERSES

22 h 30 X Y JAZZ

0 h 04 L'EMBARQUEMENT POUR SI TARD... suivi d'émissions en reprise

jeudi 3 novembre

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

1^{er} concert du Concertgebouw d'Amsterdam en 1888.

11 h L'HISTOIRE AUJOURD'HUI

Magazine exclusivement consacré à l'histoire. Le rendez-vous de ceux et celles qui s'intéressent au passé pour mieux comprendre notre monde actuel. Int. à Paris : Richard Salles. Une émission de Pierre Lambert.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 30 LA COR

LES ARTS

Performance, quand tu nous tiens!

Québec accueille la première Rencontre internationale d'art performance

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

À la limite, une performance, c'est tout acte posé par un être dans un lieu. Pas nécessairement besoin de public, ni d'accessoire, ni de décor. Sauf qu'on peut en avoir. Pas besoin de texte ou de musique. Sauf qu'on peut en avoir. Poussé dans une certaine direction, elle devient cabaret, dans une autre direction, elle devient danse, théâtre, récit de poésie, art visuel, tendue vaste et imprécise, tirée par autant de tendances qu'il y a de pays ou même, d'artistes, la performance en devient d'autant plus difficile à définir.

Depuis deux jours et jusqu'à demain soir, à l'instigation du collectif d'artistes Inter/Le Lieu, vingt-huit artistes de la «perfo» venus de douze pays sont réunis à Québec, dans l'ancien Distribution au Consommateur du Mail Centre-Ville, pour confronter leurs visions de l'art et leurs manières de faire, à coup de six performances offertes gratuitement au public chaque soir. Aujourd'hui, à midi, trois d'entre eux — Istvan Kantor, Alain-Martin Richard et Clive Robertson — s'installeront directement dans les corridors du Mail pour li-

vrer leur performance, ce qui devrait provoquer un certain effet de surprise chez les habitants et la clientèle de l'endroit.

Les artistes invités, dont les deux tiers viennent pour la première fois au Québec, représentent bien l'éventail d'approches de la discipline, selon les organisateurs. Ils et elles ont de 24 à 55 ans et proviennent de contextes culturels aussi différents que ceux de la Corée, du Mexique, de la Pologne, de la France ou de la côte Ouest canadienne et de disciplines aussi différentes que l'écriture, la danse ou les arts visuels. «C'est la onzième rencontre biennale que nous organisons, explique Richard Martel, lui-même performant et un des grands manitous du collectif Inter. Elles nous servent beaucoup à faire le point sur l'état de la performance, à confronter les différentes approches, mais aussi à préciser l'étendue du phénomène.»

Engagement complet

Pour Martel et pour les deux autres coordonnateurs de la rencontre, Yvan Pageau et Daniel Rochette, Québec est un lieu très favorable à cette activité, d'abord parce que contrairement à Montréal, on n'a

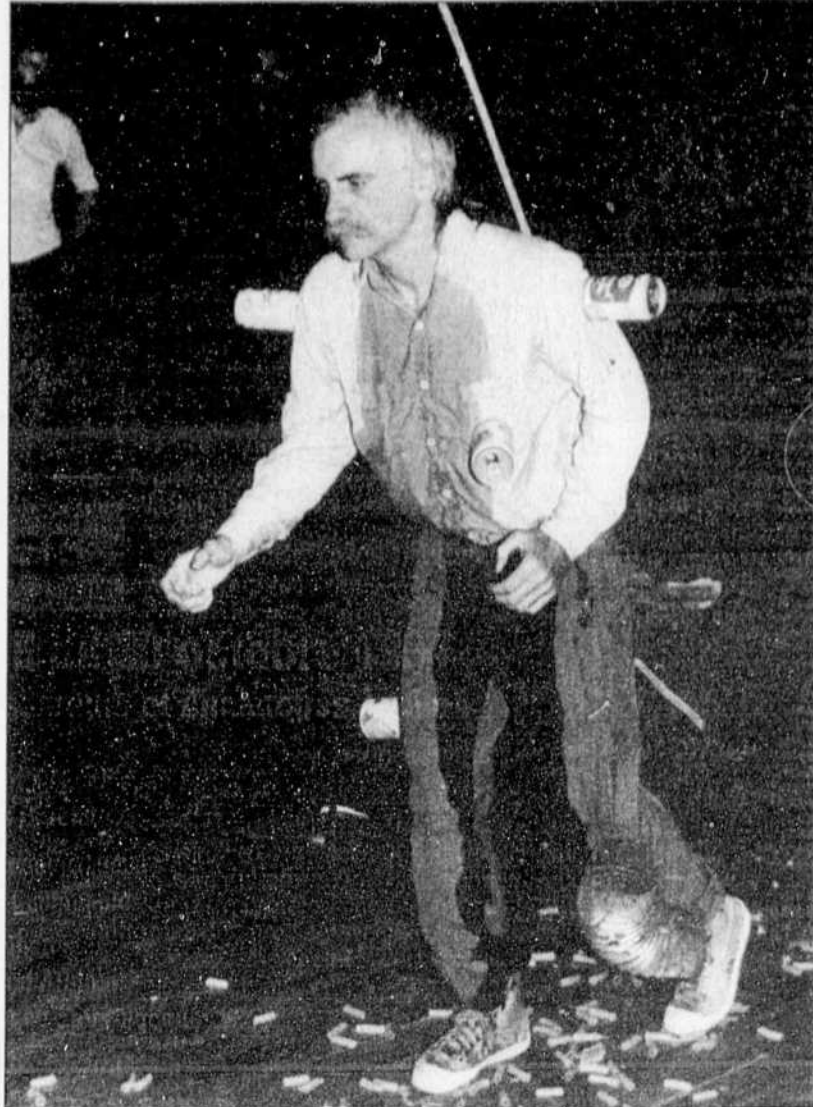
jamais cessé de travailler la performance, mais aussi parce que la ville est située à la rencontre des multiples tendances existantes. «Ça peut donner lieu à des moments de cristallisation de l'imaginaire. En performant devant d'autres artistes du calibre de ceux que nous attirons, on voit vite si notre travail fonctionne, si la piste est bonne. Il n'y a aucun jury du Conseil des Arts qui soit de ce calibre-là.»

Ce qui n'empêche pas les membres du «jury» d'avoir des convictions très fermes et de refuser certaines autres démarches. «Certaines performances suscitent des discussions très intenses. Pour les Européens, certaines démarches en cours au Canada anglais n'ont rien à voir avec la performance et ils nous demandent beaucoup pourquoi nous avons admis ça au Festival.» Richard Martel, en disant voir «l'oreille coupée de Van Gogh comme le premier acte performatif», soit un acte exigeant l'engagement complet de l'artiste au service de l'art, exprime une certaine préférence pour les tendances plus «pures» des Européens de l'Est, qui favorisent l'utilisation du corps d'abord et avant tout. Mais pas question pour autant de filtrer les genres à l'entrée.

«Nous voulons que ce soit une rencontre dans le vrai sens du terme, où l'on parlera autant de théorie que de pratique de la performance, précise pour sa part Daniel Rochette. On n'aime pas particulièrement que les artistes fassent leur numéro et repar-

tent l'échange de nourritures est ce qui compte le plus.» Pour ce faire, les performances du soir sont complétées par un colloque de deux séances, tenues à 14h30 aujourd'hui et demain, sous le thème *La Performance: le corps, les outils, les machines*. La séance de cet après-midi, avec Karl E. Jirgens et Robert Faguy côté prothétique et Boris Nieslony pour la prépondérance du corps, traitera de l'actualisation de la performance. Demain, on parlera plutôt, avec le Français Charles Dreyfus, le Québécois Clive Robertson et l'Américaine Sara Wolf, du rapport entre la performance et les interdits et donc, du rapport entre la société et des actes artistiques qui repoussent souvent volontairement ses conventions.

Pour pouvoir assurer la venue de certains artistes et partager des frais de déplacement qui prennent une bonne part du budget de la rencontre, les organisateurs ont cherché à provoquer une certaine circulation des artistes qui y participent, que ce soit au Festival de Mexico qui le suit ou ailleurs dans la province. Dans les jours qui suivent, les artistes présents à la Rencontre de Québec partiront également, en petits groupes, vers la Galerie d'art de Matane, chez Grave à Victoriaville, Haut 3^e impérial à Granby, Langage Plus à Alma et Séquence à Chicoutimi. Il faut les prendre quand ils passent, car une performance est fugitive. Une fois terminée, il n'en reste plus que le souvenir.



Alain Martin Richard dans *L'Homme de fer*.

PHOTO JACEK SAWICKI

LES 20 JOURS du THÉÂTRE À RISQUE

DU 22 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE

MARTINE CHAGNON

LA RETENUE 16\$

Maison de la Culture Frontenac, 22 au 26 nov, 19^h au 3 déc, 20 h 30
De retour de Belgique, humour et sensibilité.



THÉÂTRE DE LA RUBRIQUE

CENDRES DE CAILLOUX 16\$

Espace Libre, 24, 25 et 26 nov, 20 h 30

Daniel Danis dans *le noir*, osmose sonore.

THÉÂTRE PLURIEL

TONALITÉS I 14\$

Spectacle laboratoire dans 2 lieux, 27 et 28 nov, 20 h

Théâtre, solitude et téléphones.

TONALITÉS II

Lecture dans 2 salles de l'Espace Libre, 5 déc, 19 h 00

DIANE DUBEAU-TANYA MARS-LE PONT BRIDGE

ÉVÈNEMENT

DE L'OEIL 14\$

Espace Libre, 28 nov, 18 h 15, 19 h, 21 h 15 et 22 h

Voyeurisme, gazon, séduction, son et miroirs.

LES PRODUCTIONS ITINÉRAIRES

TRIPTYQUE 14\$

Édifice E-Cormier, Conservatoire, 19^h au 4 et 9 au 11 déc, 19 h

Recyclage d'Opéra-Fête•Zoopsis•Eskabel.

BROUHAHA DANSE - MÉCANIQUE GÉNÉRALE

SABBAT 16\$



Espace Libre, 2 et 3 déc, 20 h 30 et 4 déc, 14 h 30

Incantations et liberté du diable!

THÉÂTRE URBI ET ORBI

CONTES URBAINS 18\$

Théâtre La Licorne, 9 déc, 23 h, billetterie: 523-2246

«Racontage» avec, entre autres, Sylvie Drapeau.

STRANGE FISH PRODUCTIONS

THE FISHBOWL

CABARET PARTY

Espaces QDF et Geordie, 10 déc, 22 h

Artistes du Tout -Montréal, en piste!

Inscriptions: ATELIERS DE JEU

Être plutôt que «paraître» FRÉDÉRIQUE LECOMTE (Belgique)

Théâtre «concert rock parlé» RENAUD COJO (France)

BILLETTERIE: (514) 277-1110

«UN RISQUE CALCULÉ»: 3 SPECTACLES POUR 30\$

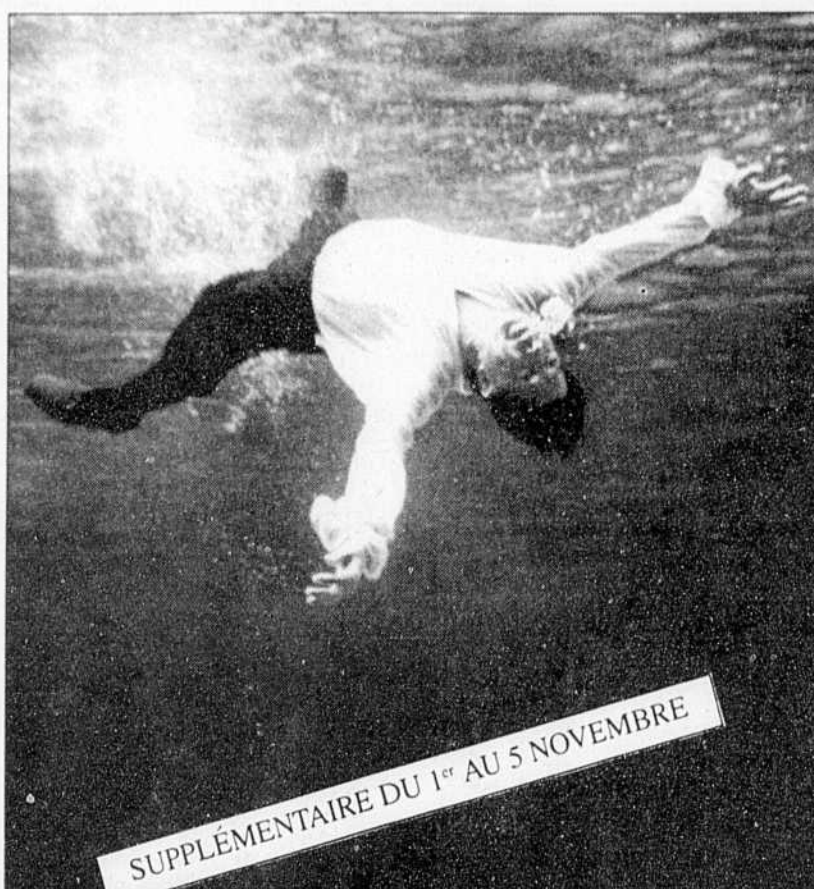


Voyageur



LE DEVOIR

Merci à Patrimoine canadien, Conseil des arts et des lettres du Québec et CACUM



SUPPLÉMENTAIRE DU 1^{er} AU 5 NOVEMBRE

MOLIÈRE au tnm

GEORGE DANDIN avec NORMAND CHOUINARD

Mise en scène MARCEL DELVAL

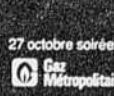
Du 12 au 29 OCTOBRE. Réservations: 866-8667

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

84, rue SAINT-CATHERINE Ouest, métro PLACE-DES-ARTS

Du MARDI au VENDREDI: 20 h, SAMEDI: 16 h et 21 h. INFO-GROUPES: 866-8180

Les JEUDIS 1/2 PRIX de PASSE-PART: billets en quantité limitée, en vente à compter de 19 h, argent comptant.



DÈS MARDI
15 REPRÉSENTATIONS

tête tête

SPECTACLE CONÇU, ÉCRIT, MIS EN SCÈNE ET JOUÉ PAR

ROBERT GRAVEL ET JEAN-PIERRE RONFARD

AVEC THÉRÈSE DOYON ET NICOLE FILIATRAULT

ECLAIRAGE ET RÉGIE SYLVIE MORISSETTE ACCESSOIRES ET COSTUMES JEAN BARD

DU 1 AU 19 NOVEMBRE 1994

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

ESPACE LIBRE 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC

RÉSERVATIONS: 521-4191

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

10^e anniversaire

présente

CONTES DU TEMPS QUI PASSE

une production du Théâtre de Sable

pour les 4 à 9 ans



Il est encore temps
de vous abonner!

Du 8 au 30 octobre 1994

Les samedis et dimanches à 15 h

Texte et mise en scène:

Gérard Bibeau

Conception visuelle:

Josée Campanale

Marionnettistes:

Bertrand Alain

Véronique Saint-Jacques

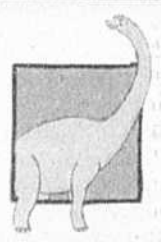
LA MAISON THÉÂTRE

255, rue Ontario Est, Montréal

Métro: Berri-UQAM

Réservations: 288-7211

SÉRIE PETITE ENFANCE



ALCAN

LE DEVOIR

BANQUE NATIONALE

ARTS

VITRINE DU DISQUE



Waylon-le-verni, vous vous imaginez bien, a vécu sa chance comme un condamné en sursis, délaissant le rock'n'roll et s'abandonnant aux ballades country torturées.

Le country hors-la-loi d'un trompe-la-mort

WAYMORE'S BLUES (PART II)

Waylon Jennings
RCA (BMG)

Depuis le fatidique 2 février 1959, Waylon Jennings vit, comme dit l'anglicisme courant chez nous, «sur du temps emprunté». Ce soir-là, Jake The Big Bopper Richardson, le disc-jockey-chanteur qui avait connu un succès monstre un an plus tôt avec le «novelty song» *Chantilly Lace*, était grippé. Il n'y avait que trois places à bord du Beechcraft Bonanza. Jennings avait réservé la sienne: il en avait jusqu'à de se les geler dans l'autobus au chauffage capricieux qui promenait la petite bande du Winter Dance Party de ville en ville.

Jouer de la basse pour Buddy Holly, c'était chouette, côtoyer des stars du rock'n'roll comme Richie Valens (*Donna*), Dion & The Belmonts (*I Wonder Why*), le Big Bopper et Holly lui plaisaient assez, mais l'hiver était vraiment trop rude pour les doigts. En sortant du Surf Ballroom de Clear Lake, Iowa, il avait constaté comme tout le monde que le temps se couillonnait diablement. Le Big Bopper était misérable: le voyage en autobus jusqu'à Moorhead, Minnesota, l'acheverait à coup sûr. Jennings se dévoua: Richardson prit sa place dans le petit avion avec Holly, Valens et le pilote, Roger Peterson. Le Beechcraft s'évanouit dans le ciel enneigé. Quelques minutes plus tard, à la hauteur de Mason City, Iowa, dans un champ de maïs à proximité de la route 20, le monomoteur s'écrasa, tuant instantanément ses occupants. Le rock'n'roll, chanta Don McLean douze ans plus tard dans son *American Pie*, était mort. Et Jennings frigorifié dans son autobus, mais bien vivant.

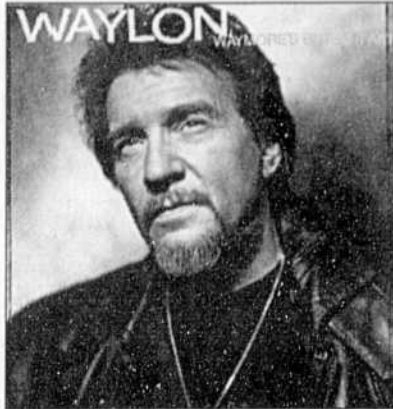
Waylon-le-verni, vous vous imaginez bien, a vécu sa chance comme un condamné en sursis, délaissant le rock'n'roll et s'abandonnant aux ballades country torturées. Sa carrière durant, il a revêtu sa culpabilité comme un manteau de plomb, jouant à plein la carte du cow-boy solitaire loin de son foyer, countryman hors Nashville, hors normes et hors la loi. Au milieu des années soixante-dix, avec Willie Nelson et Kris Kristofferson, parias comme lui, il créa un regroupement parallèle à l'industrie nashvillienne: les Outlaws. En 1985, avec Nelson, Kristofferson et Johnny Cash, il forma les Highwaymen, un supergroupe de renégats légendaires.

C'est à ce Jennings-là, personnage plus grand que nature, marqué par le destin au fer rouge, que le réalisateur-vedette Don Was, fort de ses récentes expériences avec les Rolling Stones, Ringo Starr et l'album de duos *Rhythm, Country & Blues*, a tendu la perche. Was, en véritable *baby-boomer*, conscient du rôle dramatique joué par l'homme dans l'histoire du rock, a bien compris que Jennings-le-desperado avait encore et toujours le rock'n'roll dans l'âme et que ses chansons country-blues pouvaient fort bien s'accommoder d'arrangements plus audacieux et de musiciens plus rock. Dont acte.

Waymore's Blues (Part II), le nouvel album qui résulte de leur collaboration, est un disque de country pas comme les autres, qui résonne comme du Daniel Lanois, du U2, du Robbie Robertson, du John Mellencamp et du Alain Bashung. Le spectre sonore est immense. À l'avant-plan, du country odorant et marécageux, baigné de blues et de swamp-rock (deux chansons sont signées Tony Joe White, le roi du swamp-rock et le créateur de *Polk Salad Annie*). À l'arrière-plan, larges comme un coucher de soleil à l'horizon, des guitares distorsionnées, enflées de réverbération, de trémolo et de wah-wah, augmentées par des tapis volants de guitare *slide*. Au milieu, l'orgue Hammond B-3 de Benmont Tench (le claviériste des Heartbreakers de Tom Petty), la batterie souple et cinglante de Kenny Aronoff (le batteur de Mellencamp) et la voix de Jennings, au timbre chaud et profond, usée par les ans comme les pneus d'un dix-neuf sur les *interstates* de l'Amérique.

C'est un album, justement, pour rouler loin et tard dans la nuit, avec

des coups d'accélérateur (le rockabillesque *Nobody Knows*, très Jerry Lee Lewis dans le genre) et des coups de chaleur (*This Train — Russell's Song*, ruisselant de sueur) qui ponctuent les kilomètres de ligne blanche et de décors impreunables (la chanson-titre, *Endangered Species, Wild Ones*), et qui s'arrête de temps à autre dans les *truck-stops*, le temps de danser une petite valse-country (*No Good For Me*) ou de raconter une vieille histoire (*Old Timer — The Song*). Si vous bloquez votre lecteur compact à la fonction «repeat», le voyage pourrait bien ne jamais se terminer. En autobus, en camion ou sur disque, il est écrit que Waylon Jennings doit rouler pour vivre.



BURNING FOR BUDDY
A TRIBUTE TO THE MUSIC OF BUDDY RICH
Anthem/Sony

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Dans le cirque rock, il est fréquent de constater que les batteurs soient les plus «jazzés» des instrumentistes. Charlie Watts des Stones, c'est maintenant de notoriété publique, a davantage été porté vers la note bleue de Max Roach ou Philly Joe Jones que vers les notes imbéciles que les artificiers de la variété faisaient exploser derrière Perry Como ou Les Classels.

Neil Peart est batteur du groupe Rush. Qu'est-ce que ce groupe a fait? On n'en sait rien. Par contre, on sait que le Peart vient de fabriquer un disque qui traduit son rêve d'enfance. Lorsqu'il était petit, Neil Peart n'en avait que pour les big-bands. Et les batteurs de big-band. Evidemment.

De toutes ces grosses machines confectionnées afin de faire suer, le jeune Peart appréciait plus particulièrement celle que Bernard Rich, dit Buddy Rich, avait fondée. Batteur spectaculaire, enclin parfois à sombrer dans l'esbroufe, Buddy Rich dominait plus qu'il ne dirigeait son orchestre.

Toujours est-il que Buddy était l'idole de Peart. Bien. Le premier meurt en avril 1987. Le second a décidé de se souvenir. Alors il a réuni une douzaine de maniaques des baguettes pour composer *Burning For Buddy* sur étiquette Anthem que distribue CBS/Sony.

Pour chacun des 18 morceaux réunis sur cette production, Peart a choisi un batteur différent. L'orchestre qui accompagne, c'est évidemment l'orchestre de Buddy Rich. Il y a notamment Steve Marcus au saxo, Chuck Bergeron à la contrebasse, John Mosca au trombone. En tout, il y a 24 musiciens.

Mais comme il s'agit d'un album de batteurs, les autres, les souffleurs, sont là pour soutenir. Ils sont plus en arrière qu'en avant. Et comme il s'agit d'un album dédié à la musique, au style de Buddy Rich, ce qu'on entend est très énergique. Puissant, voire brutal.

Parfois la parole est donnée à des musiciens de rock, on pense à Steve

Smith, Kenny Aronoff, Steve Ferro-ne et Bill Bruford. Parfois c'est aux jazzers que revient le pouvoir de répandre la parole de Buddy. On pense à Marvin Smitty Smith, Joe Morello, Billy Cobham et surtout à Max Roach. Sinon ce sont des requins ce studio comme Steve Gadd.

Le résultat est sympathique. Parce que le résultat est le suivant: chacun se présente pour montrer à l'autre, celui qui derrière la batterie l'a précédé, qu'il sait faire davantage ou plus. Ça vous a un petit côté «je sais rouler des mécaniques, et pas à peu près» qui fait tilt! Bref, ça déménage à plein. On salue cette entreprise.

En bleu et noir

Mardi 1er novembre, la semaine *Jazz sur le vif* du nom de l'émission radio-canadienne prend pour possession de la Maison de la culture Frontenac où seront chaque soir présentés deux groupes différents jusqu'au terme de cette aventure, soit le 6 novembre.

Des musiciens ou groupes invités à confectionner des notes jazzées, on retient surtout le duo Mike Allen, saxo, et Don Friedman, pianiste newyorkais réputé, le 1er novembre, le Organ Donor Clinic de Denis Lepage, organiste, Charles Pappasof, baryton, et Paul Léger à la batterie, le 2 novembre.

Le Dixieband le 4 novembre et le Lézimpoly de Mathieu Léger, le même soir. Le trio François Bourassa et le Speed Goree Quintet. Ces musiciens devaient signer les faits d'armes de cette semaine *Jazz sur le vif* en folie.

Comme il s'agit d'un album dédié à la musique, au style de Buddy Rich, ce qu'on entend est très énergique.

vraient signer les faits d'armes de cette semaine *Jazz sur le vif* en folie.



Une grosse caisse qui fait partie de l'histoire du jazz.

ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL

JOËL THIFFAULT • DIRECTEUR ARTISTIQUE

«CONCERT INVITATION»

Les Violons du Roy sous la direction de Bernard Labadie

Oeuvres de Handel: "WaterMusic" version intégrale

Avion et Scalatti: concertos grossos nos. 7, 8 et 9.

le samedi 5 novembre 1994 à 20 heures,

SALLE REDPATH

3461, AVENUE MCTAVISH (MÉTRO PÉEL) CAMPUS MCGILL

BILLETS: 20\$ RÉGULIERS/15\$ ÉTUDIANTS/AÎNÉS

EN VENTE CHEZ ARCHAMBAULT MUSIQUE ET DISPONIBLES LE SOIR À LA PORTE

RENSEIGNEMENTS: 282-7465

SRC Réseau FM 104.0

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

EN PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

LE COLLECTIF JAPONAIS DUMB TYPE S/N

UNE PERFORMANCE DE DANSE, THÉÂTRE ET VIDÉO

2, 3, 4, 5 NOVEMBRE À 20 H 30

SALLE BEVERLEY WEBSTER ROLPH

185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST MÉTRO PLACE-DES-ARTS

BILLETS 18 \$ ÉTUDIANTS/AÎNÉS 15 \$ GROUPE DE 15 PERSONNES ET PLUS 12 \$

EN VENTE DU MARDI AU DIMANCHE DE 11 H À 18 H, À LA BILLETTERIE DU MUSÉE 847-6212

LA NCT PRÉSENTE de Jean Marc Dulpé

EDDY

UNE CRÉATION QUI A DU PUNCH!

BOXING

Dernière "grand public" ce soir, 20heures!

PASSE P'ART

avec: Robin Aubert, Luc Bourgeois
Sophie Clément, Pierre Collin
Pierre Lebeau et Luc Proulx

Scénographie: Claude Goyette
Costumes: Lyse Bédard
Eclairages: Guy Simard
Musique: Marcel Aymar
Environnement sonore: Claude Cyr
Assistance à la mise en scène: Sabrina Steenhaut

accès 22% de réduction le samedi

Nouvelle Compagnie théâtrale
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974

Les billets sont également en vente au Théâtre d'Aujourd'hui et à La Licorne

PROCHAIN SPECTACLE À L'AFFICHE DE LA

NCT

POUR 3 SOIRS SEULEMENT: 1^{ER}, 2 ET 3 DÉCEMBRE

DON JUAN

DE BERTOLT BRECHT, D'APRÈS MOLIÈRE

une production de la Compagnie Michel Belletante, Lyon

BRECHT ET MOLIÈRE RÉUNIS DANS UN MÊME SPECTACLE... QUE RÉVER DE PLUS THÉÂTRAL!

DE RETOUR SIX SOIRS SEULEMENT

Faut d'la fuite dans les idées!

SOL

«Mon héros linguistique» Daniel Guérard, CITE
«Un SOL majeur» Claude Deschênes, Mtl ce soir
«Un magicien des mots» Francine Grimaldi, CBF Bonjour
«Aussi universel que l'O SOLLE MIOL» Jocelyne Lepage, La Presse

24-25-26 NOVEMBRE • 1^{ER}-2-3 DÉCEMBRE

Gesù
Les Salles du

1200, rue de Bleury, (métro Place des Arts)

Info/Réervations/Groupes
(514) 861-4036

ADMISSION
(514) 790-1245
1-800-361-4595

CD ET CASSETTES DISPONIBLES SUR ÉTIQUETTE ANALEKTA

LES ARTS

THÉÂTRE

De la difficulté de ne pas être obligatoirement «câmique»

GILBERT DAVID

Volubile et passionné, Yves Desgagnés n'a rien d'un tiède. Une semaine environ avant le début d'*Après la chute*, d'Arthur Miller, qu'il a mis en scène chez Duceppe, une dame qu'il croise dans la rue, ayant appris qu'il travaillait sur cette pièce américaine, lui a dit tout bêtement qu'il devait répéter depuis une couple de jours... Pour Desgagnés, qui avait commencé au mois de février dernier à jongler avec sa conception et qui était en salle de répétition depuis six semaines déjà, l'affirmation bien intentionnée de la bonne dame l'a mis en rogne.

«Beaucoup de gens croient que ça prend une semaine ou deux pour réaliser un spectacle théâtral, se désolent-ils, et les comédiens passent pour faire leur métier sans effort. Le

pire, c'est que les spectateurs n'écoulent plus. Dès que le théâtre oblige les gens à réfléchir, ça n'a pas de succès. Si c'est pas «câmique», si c'est pas drôle, le monde pense que c'est pas bon!»

«Dès que le théâtre oblige les gens à réfléchir, ça n'a pas de succès. Si c'est pas drôle, le monde pense que c'est pas bon!»

Desgagnés pointe aussitôt du doigt la télévision, en particulier Radio-Canada, qu'il accuse de ne pas consentir suffisamment de temps d'antenne à la culture et aux arts, et

de leur préférer bien des facilités. «On a rendu les spectateurs paresseux, avance-t-il, et ce n'est pas étonnant que le théâtre soit tout juste toléré dans une société qui le traite en conséquence, c'est-à-dire en enfant pauvre.»

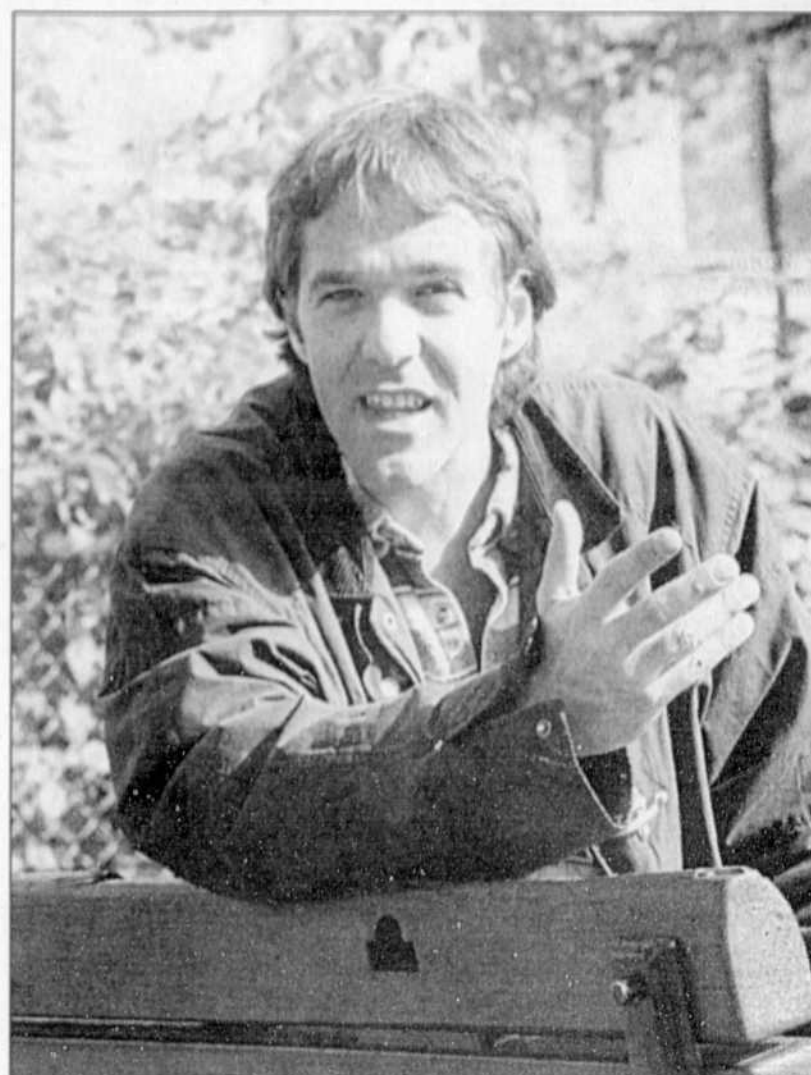
Le carcan du divertissement sophistiqué

C'est Jovet qui a pu écrire que, dans l'histoire du théâtre, il y a eu de grandes périodes de public et de grandes périodes de création dramatique, sans que les unes et les autres aient toujours coïncidé. Le public, c'est bien connu, est un maître souvent capricieux. Encore faut-il que les gens de théâtre se tiennent debout. Il n'est pas sûr que les directions des théâtres les plus subventionnées au Québec aient toujours pratiqué elles-mêmes une programmation au-dessus de tout soupçon et qu'elles n'aient pas avaisé bien des productions qui, malgré leur succès de public, reconduisaient les formules confortables et sans surprise qu'on s'était résigné à trouver mur à mur au petit écran. Faut-il se surprendre que le public théâtral se rebiffe quand on l'a habitué de se contenter de spectacles qui donnaient tête baissée dans la dramaturgie bon-enfant et l'étalage du moindre effort? Peut-on encore penser que le meilleur chemin pour faire apprécier au public, par exemple, Tchekhov est de l'amadouer avec du Neil Simon?

Pour sa part, Yves Desgagnés semble plutôt craindre que le théâtre ne soit en train de devenir «un théâtre des variétés pour intellectuels».

«L'esthétisme est l'ennemi de l'art, renchérit-il, et je me méfie du glacié des belles images qui en vient à tuer la relation vivante entre la scène et la salle. Je ne souhaite pas que le théâtre se mette dans le carcan du divertissement sophistiqué en oubliant de s'adresser au public. Je dis toujours aux comédiens que je dirige que si le théâtre n'est pas là pour changer nos propres vies, on peut difficilement prétendre changer celle des autres. Je trouve souvent le public trop paresseux, mais on peut être sûr que, là-dessus, je n'ai pas dit mon dernier mot.»

Après *Ivanov* de Tchekhov chez Duceppe et *Les Bas-fonds* de Gorki au



PHOTOS JACQUES GRENIER

«Je ne souhaite pas que le théâtre se mette dans le carcan du divertissement sophistiqué en oubliant de s'adresser au public.»

Nouveau Monde, la saison dernière, le fougueux metteur en scène s'est vu confier la tâche de monter chez Duceppe *Après la chute*, la pièce mal-aimée, écrite par Elia Kazan au Lincoln Centre de New York en 1964, le célèbre auteur de *La Mort d'un commis-voyageur*, son chef-d'œuvre, *After the Fall* est, en effet, une œuvre étrange, sans doute la plus expérimentale du dramaturge américain, né en 1915. Ce «monodrame» aux résonances nettement autobiographiques est centré sur le personnage de Quentin qui se confie à un invisible Auditeur, au moment où il fait le bilan de sa vie, marquée par un premier divor-



Le metteur en scène Yves Desgagnés.

«Je dis toujours aux comédiens que si le théâtre n'est pas là pour changer nos propres vies, on peut difficilement prétendre changer celle des autres.»

ce et par le suicide de sa deuxième femme, Maggie, une chanteuse aux impressionnantes charmes physiques qui ne sont pas sans rappeler ceux de Marilyn Monroe que Miller avait épousée en 1956, au grand scandale de l'Amérique puritaine, et dont il se

sépara en 1960, deux ans avant la mort tragique de l'actrice.

L'inavouable

Desgagnés a abordé *Après la chute* en connaissant de la dramaturgie de Miller, puisqu'il avait déjà fréquenté son univers déchiré en mettant en scène *Le Prix* en 1991, toujours chez Duceppe. «C'est une pièce qui me bouleverse, affirme-t-il d'emblée, parce que Miller y aborde une thématique très riche: il y fait notamment un parallèle audacieux entre l'extermination des Juifs par les nazis et la propension de Quentin, son personnage maintenant plongé en pleine auto-analyse, à mal assumer ses relations amoureuses avec les femmes au point de ne plus savoir ce qu'il aime peut signifier. Miller laisse entendre que, depuis que nous avons été chassés du paradis terrestre, et encore plus après les camps de la mort, plus personne ne peut se dire innocent. Une fois que l'on sait, on ne peut plus se permettre, comme Quentin, de continuer de conter des menteries. Aujourd'hui, alors qu'on ne veut plus être responsable de rien, la pièce est une invitation à voir comment on est tous profondément dangereux, ne serait-ce que par notre complicité inavouable face à la mort d'êtres très proches, dont la disparition nous libère d'un poids de responsabilité. A première vue, la pièce a l'air d'un cafouillis, mais Miller est un auteur assez intelligent pour tirer avantage de la structure éclatée de son drame qui associe les crimes personnels aux crimes contre l'humanité.»

Le metteur en scène a coupé presque une heure dans la matière de ce drame qui, joué intégralement, dépasserait les quatre heures. Il a estimé que Miller, à l'époque de la création, avait trop voulu s'assurer d'être compris, ce qui l'aurait amené à s'appesantir sur les réponses, au détriment des questions qui, elles, gardent toute leur acuité. Dans une scénographie prometteuse de Martin Ferland — un wagon à bestiaux comme ceux dans lesquels les Juifs étaient embarqués vers les camps dans les années 40, et traîné par Quentin au milieu du plateau, tel un convoi de la mort — Desgagnés a choisi de doubler le personnage central en confiant le rôle à Michel Dumont et à Gilles Renaud, ce qui accentuait, selon lui, la capacité pour Quentin de se voir tel qu'il est. Le public de chez Duceppe sera-t-il trop paresseux, après le simpliste *Papa a raison* qui a précédé *Après la chute*, pour suivre Desgagnés dans les méandres de la culpabilité selon Miller? Les paris sont ouverts.

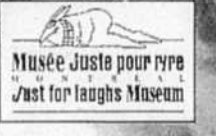
LA DIVA
NATALIE CHOQUETTE

DIVA, OU UNE ESPÈCE EN VOIX DE DISPARITION



AU PIANO, LE MAESTRO SCOTT BRADFORD

LES 7, 11 ET 12 NOVEMBRE 20H00
BILLETS \$20,00 (ÉTUDIANTS \$15,00)
ADMISSION: 790-1245
AU CABARET JUSTE POUR RIRE,
2111 BOUL. ST-LAURENT

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES GRANDS CONCERTS

CHARLES DUTOIT, chef
LOUIS LORTIE, piano

lundi 31 octobre et mardi 1er novembre, 20h

PROKOFIEV: «Ala et Lolli» (Suite Scythe)
BEETHOVEN: Concerto pour piano no 2
R. STRAUSS: Symphonie alpestre

Commanditaires: 31 octobre: Bell 1er novembre: Cadillac

BILLETS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)



Charles Dutoit

LES DIMANCHES STANDARD LIFE

SAMUEL WONG, chef
MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano

dimanche 6 novembre, 14h30

EVANGELISTA: Symphonie minute (création)
BEETHOVEN: Symphonie no 8
SAINT-SAËNS: Concerto pour piano no 2
MENDELSSOHN: Symphonie no 4, «Italienn»

Cocommanditaire: PETROCANADA

BILLETS: 9,75\$ 12,25\$ 16,50\$ (50% de réduction enfants moins de 16 ans) (taxes et redevance PDA en sus)



Samuel Wong

OSMCQ à la Salle Pierre-Mercure

WALTER BOUDREAU, chef
MARC-ANDRÉ HAMELIN, piano
PIERRE PLANTE, cor anglais

jeudi 10 novembre, 20h

GOUGEON: Jardin secret (1989)
THOMMESSEN: Makro Fantasi over Griegs a-moll Konsert (1980)
IVES: Three Places in New England (1914)
BOUDREAU: Berliner Momente III (1993)



Marc-André Hamelin

BILLETS ET RENSEIGNEMENTS: SMCQ (843-9305)

LES CONCERTS AIR CANADA

BRAMWELL TOVEY, chef
ARTUR PIZARRO, piano

Mardi 22 et mercredi 23 novembre, 19h30

LA SOIRÉE RUSSE

avec des œuvres de: Glazounov, Rachmaninov, Prokofiev, Khatchatourian, Tchaïkovski et plusieurs autres

Cocommanditaire: Succession J.A. DeSève

BILLETS: 9,75\$ 20,00\$ 27,00\$ (taxes et redevance PDA en sus)



Artur Pizarro

Salle Wilfrid-Pelletier BILLETS en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et au Réseau Admission / 790-1245.

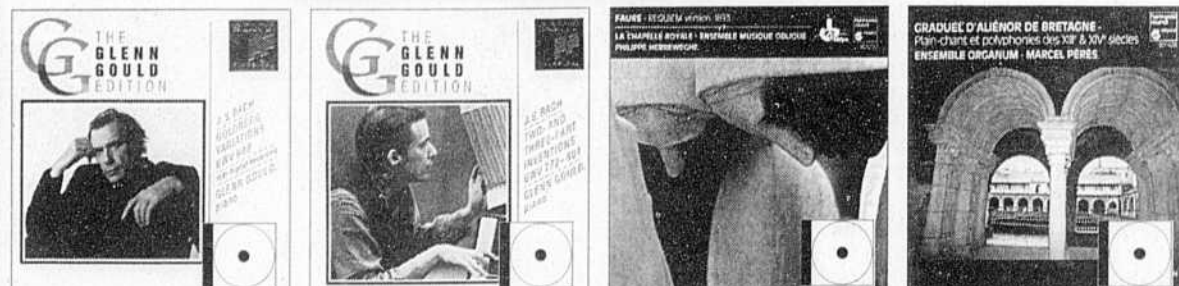
UN BONHEUR N'ARRIVE JAMAIS SEUL!

RENAUD-BRAY

MAINTENANT 4 SUCCURSALES

Avenue du Parc 276-7651 5117, avenue du Parc, coin Lourier de 8h à minuit
Côte-des-Neiges 342-1515 5219, chemin de la Côte-des-Neiges de 8h à minuit
Saint-Denis 499-3656 4301, Saint-Denis, coin Rachel de 10h à minuit
Peel 287-1011 1474, Peel, coin Maisonneuve de 8h à 22h

7 JOURS PAR SEMAINE



Rég. 16,98 13,98 Rég. 16,98 13,98 Rég. 23,98 18,98 Rég. 23,98 18,98



Rég. 32,98 27,98 Rég. 32,98 27,98 Rég. 23,98 18,98 Rég. 23,98 18,98



Rég. 16,98 13,98 Rég. 10,98 10,98 Rég. 23,98 18,98 Rég. 23,98 18,98



